L'ORANGERIE DE VERSAILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

DE MM. ANICET-BOURGEOIS ET FERDINAND-LALOUE,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE; DÉCORS DE MM. DEVOIR ET POURCHET,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 25 janvier 1840.

DISTRIBUTION :

LE MARQUIS DE LAFRESNAYE	M. ARMAND-VILLOT.
BELLE-ÉTOILE, sergent aux grenadiers de Picardie	M. ANATOLE.
GUILLAUME LANDRY, coureur du Marquis	M. BELMONT.
JOLIVET, exempt du Châtelet	M. OCTAVE.
ETIENNE LAURENT, jardinier à l'Orangerie	M. PALAISEAU.
DUROCHEAU, procureur	M. FERDINAND HEUZET.
Mme DUPORTAIL, veuve d'un Président	Mme KIHN.
Mlle BARBIER, mercière	Mme CHALBOS.
LOUISE BERTIN, sa nièce	Mme DESPRÉAUX.
JEANNETTE, à leur service	Mlle LISE.
FIFINE, demoiselle de comptoir	Mlle DÉSIRÉE.
UN VALET DE CHAMBRE	M. CHARLES.
UN DOMESTIQUE	M. DESRUELS.
DEMOISELLES DE COMPTOIR. PROMENEURS. GARDES. EXEMPTS.	

La scène se passe, au premier acte, à Paris, chez Mlle Barbier; aux deuxième et troisième actes, à Versailles.

ACTE I.

L'intérieur du magasin de Mlle Barbier. Comptoir à droite et à gauche. Au fond, la porte ouvrant sur la rue.

SCÈNE I.

LOUISE, Mlle BARBIER, DEMOISELLES DE BOUTIQUE.

ENSEMBLE.

AIR : Galop de la Pâtissière.

Choisissez la mode du jour;
Fontange et Lavallière,
Voilà ce qui doit plaire;
Ces vives couleurs tour-à-tour
Ont brillé jadis à la cour.

LOUISE.

Les temps ont changé la toilette,
Le vieux roi porte un capuchon.
Et la jeunesse ici regrette
Les barbes à la Maintenon.

REPRISE.

Choisissez, etc.

Mlle BARBIER.

Pour un dimanche matin, ça ne va pas mal... Combien as-tu reçu, Louise?

LOUISE.

Je refais mon addition, ma tante; je l'ai manquée.

Mlle BARBIER.

Tu la manqueras peut-être encore plus d'une fois; ta pauvre tête n'y est pas.

LOUISE.

Dame, ma tante, on serait troublée à moins. Mais, tenez, voilà mon addition finie : soixante-trois livres, quinze sous, neuf deniers.

Mlle BARBIER.

Allons, allons, la journée n'a pas été perdue... Mesdemoiselles, nous fermerons dans une heure. Viens, Louise... tu vas préparer ta toilette, et tu m'aideras, en même temps, à monter mon bonnet de Valenciennes.

LOUISE.

Oui, ma tante... (A part.) Je suis sûre que c'est lui que j'ai vu passer... Pauvre garçon!

Mlle BARBIER.

Viens donc... Il faut que tu te fasses belle aujourd'hui.

LOUISE, à part.

Oh! je n'ai plus besoin de plaire à personne.. (Haut.) Me voilà, ma tante, me voilà! (Elles sortent.)

SCÈNE II.

JEANNETTE, FIFINE, Les Demoiselles.

JEANNETTE.

Moi, je vais balayer la boutique.

FIFINE.

Pourquoi? Tu feras ça quand nous serons parties!

JEANNETTE.

Du tout; c'est pressé... vous ne savez donc pas de quoi qu'y retourne?.. On attend ici quatre amoureux!

FIFINE.

Quatre amoureux! Est-ce que nous aurons chacune le nôtre?

JEANNETTE.

Hélas, non! nous o'en aurons pas une miette!

FIFINE.

On dirait que ça te fait de la peine?

JEANNETTE.

Dame, écoutez donc!..

Air de l'Apothicaire.

Rester vieill' fill' n'est pas mon fait;
J'aim' le mariag' v'là c'que ça prouve.
Je n'demande pas un homm' parfait
Mais j'en veux un! faut qu'on m'en trouve!
C'est vrai! j'bisque de temps en temps,
Quoique je n'en laisse rien paraître,
D'être encore, à près de vingt ans,
Comme l'agneau qui vient de naître!

FIFINE.

Pauvre Jeannette!.. C'est qu'aussi tu n'as pas cette tournure, cette façon, qui...

JEANNETTE.

J'ai une tournure comme tout le monde... si elle n'est pas aussi mince que les vôtres, ça tient à la nature; mais telle qu'elle est, il faudra que ça convienne à quelqu'un et avant peu, car, je vous avoue que j'ai pris sainte Catherine en horreur.

FIFINE, riant.

J'ai pourtant bien dans l'idée que tu resteras fille!

JEANNETTE.

Ah! mamzelle, ne dites pas des choses comme ça; vous me porteriez malheur.

FIFINE.

Ah ça! mais si ce n'est ni pour toi, ni pour nous qu'on attend des amoureux, pour qui est-ce donc?

JEANNETTE.

Ah! voilà... vous voulez toujours tout savoir...

TOUTES, se levant.

Ah! dis-le-nous, Jeanneton!

JEANNETTE.

Vous me promettez d'être bien discrètes?

FIFINE.

Nous le jurons!

TOUTES.

Nous le jurons!

JEANNETTE.

Alors, écoutez... c'est tout une histoire: Voici trois ans que le père de Mlle Louise Bertin, la nièce de Mlle Barbier, est mort.

FIFINE.

Tiens, cette nouvelle!.. Est-ce cela qu'il ne faut dire à personne?

JEANNETTE.

Attendez donc: Nous en étions au feu père Bertin... le bonhomme, avant de trépasser, annonça d'abord à chacun, qu'il laissait à sa fille une somme de six mille livres et que ce serait la dot de Mlle Louise... En outre, il lui laissait quatre cousins... suivez bien la chose... le bon homme s'était dit: Dans quatre cousins, c'est bien le diable si on ne trouve pas un mari...

FIFINE.

Il paraît que tu n'as pas de cousins, toi, Jeannette?

JEANNETTE.

Laissez donc... j'en ai onze; mais ils sont tous mariés. Revenons à notre histoire... Les quatre cousins étaient là qui pleuraient comme tout cousin doit faire quand il a un oncle qui s'en va et dont il ne doit pas hériter. « Cousins, leur » dit le bonhomme, voici ma fille qui n'a que »quinze ans, mais qui a six mille livres; je veux »qu'à dix-huit ans, elle épouse un de vous, à son »choix pourvu qu'il soit honnête homme et établi.» Là-dessus tout le monde repleura, ce qui n'empêcha pas feu M. Bertin de mourir.

FIFINE.

C'est très intéressant, cela!.. n'est-ce pas, mesdemoiselles?

TOUTES.

Oui, oui, oui!

JEANNETTE.

A la mort de son beau-frère, Mlle Barbier, notre maîtresse, prit sa nièce chez elle et demanda aux quatre cousins s'ils entendaient exécuter la volonté du défunt... Ils décidèrent que, pendant trois ans, ils cesseraient de venir chez Mlle Barbier, qu'ils iraient chercher fortune, et qu'ils reviendraient tous ensemble, le vingt-cinq août 1696, jour auquel Mlle Louise, ayant ses dix-huit ans révolus, pourrait faire son choix. Maintenant, mesdemoiselles, regardez l'almanach... mon histoire est finie.

FIFINE.

Est-elle heureuse cette Louise!.. quatre amoureux!

JEANNETTE.

Ma fine, ça n'est pas trop pour un aussi beau brin de fille que Mlle Louise.

FIFINE.

Et tu dis que c'est aujourd'hui qu'ils arrivent?

JEANNETTE

Qui? les amoureux?.. oui, ce matin. Dites donc, mesdemoiselles, je pense à une chose.

FIFINE.

A quoi?

JEANNETTE.

Comme Mlle Louise n'en prendra qu'un, vous pourrez vous arranger de ceux qui resteront. Justement vous êtes trois !

FIFINE.

Fi donc !

JEANNETTE.

Vous dites ça... mais je suis sûre que vous ne m'en laisserez seulement pas un petit... un pauvre petit !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mesdemoiselles, si vous voulez passer dans l'arrière-boutique, votre déjeuner est prêt.

(Les Demoiselles sortent.)

JEANNETTE, bas à Louise.

Dites donc, mamzelle, c'est aujourd'hui le grand jour!.. tâchez d'avoir la main heureuse. A votre place, moi, je prendrais celui qui arrivera le premier. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Mon choix est tout fait! c'est Etienne que j'aime. Etienne si vrai dans son amour !.. un pauvre garçon qui n'aime que moi, ne vit que pour moi!.. Qu'il va être fier et heureux ce pauvre Etienne, quand je dirai à mes trois cousins... Celui que je choisis n'est ni le plus beau, ni le plus riche, ni le plus spirituel; mais c'est celui que j'aime : Etienne Laurent... Oh! comme il va sauter de joie... car, il ne sait rien; je ne lui donne d'espoir que ce qu'il en faut pour le rendre très amoureux. Je n'ai pourtant jamais été coquette avec personne... Il paraît que c'est une chose qui ne s'apprend pas... C'est de l'instinct!

SCÈNE V.

LOUISE, ETIENNE.

ETIENNE, sur le seuil de la porte.

Est-il midi, cousine?

LOUISE, à part.

C'était lui ! (Haut.) Pas encore, mon cousin. (A part.) Jeannette avait raison, c'est le premier arrivé que je prendrai.

ÉTIENNE.

Pas encore midi... Allons, c'est mon cœur qui avance. Mais dites donc, cousine, vous êtes seule? ma foi, je me risque !

LOUISE.

Prenez garde, Étienne, vous manquez à l'engagement pris il y a trois ans avec vos cousins ; vous ne deviez rentrer ici que tous les quatre ensemble.

ÉTIENNE.

C'est vrai : Mais cet engagement-là m'aurait tué... je serais mort, s'il avait fallu rester trois anasans vous voir... Trois ans! je me serais plutôt passé de boire et de manger. Heureusement que nous avons, c'est-à-dire que j'ai pu arranger tout ça... nous avions juré, c'est vrai, de ne pas revenir dans la boutique de Mlle Barbier... de ne pas vous voir avant le délai convenu... Mais on n'avait pas prévu que vous pourriez quitter Paris, on n'avait pas pu deviner que Mlle Barbier achèterait une petite maison à Versailles, tout à côté de l'orangerie; on ne savait pas que j'entrerais comme garçon jardinier au château... Aussi, nous avons pu nous voir tous les dimanches et causer quelquefois dans le parc sans manquer à la parole donnée... Tenez, Mlle Louise, je ne sais ce que les cousins ont dans les veines, mais quand arrive l'hiver, quand vous ne venez plus à Versailles, je n'y peux plus tenir... je me mets en route le samedi soir après ma journée; qu'il vente, qu'il neige ou qu'il grêle, je pars tout de même... et puis, je viens me promener le matin devant votre porte... Dieu sait dans quel état j'arrive! je suis crotté jusqu'au chapeau, j'ai les mains bleues, le nez rouge, sans compter l'onglée; je me dis souvent : Elle doit me trouver bien laid,.. ça me fait peut-être du tort de me laisser voir dans ce négligé-là... mais ça m'est égal, je vous vois... je vous regarde là tout à mon aise... parce que le hasard fait que, de votre côté, le rideau est toujours relevé par un coin. Enfin, quand je m'en suis bien donné... de vous voir... quand j'en ai pris pour toute ma semaine, je m'en retourne et j'attends le dimanche suivant... moitié en me souvenant, moitié en espérant.

Air du Passepartout.

Oui, chaque jour de la semaine,
J'dépense un peu de mon bonheur,
Jusqu'au sam'di c'est avec peine
Qu'j'patiente et de c'moment mon cœur
Est à la diète' parol' d'honneur!
Mais, malgré mon économie
Quand le dimanche arrive, adieu.
J'sens qu'ma provision est finie
Et j'viens pour la refaire un peu.
Oui, je viens pour la refaire un peu!

LOUISE.

Voyons, Étienne, parlons raison. Le mois dernier vous étiez sûr d'avoir la place de premier aide-jardinier avec douze cents livres d'appointemens... vous pourriez vous présenter avec ça ! L'avez-vous cette place ?

ÉTIENNE.

Je viens chercher ma nomination... notre chef jardinier m'a fait dire de l'aller trouver aujourd'hui, rue Guénégaud, n° 11, chez lui... Ça ne peut être que pour m'annoncer la nouvelle.

LOUISE.

Mais allez donc chez ce chef jardinier... si cette place était donnée à un autre.

ÉTIENNE.

Ah! mamzelle, je m'en retournerais à Versailles, par les filets de Saint-Cloud.

LOUISE.

Qu'est-ce que vous dites là!

ÉTIENNE.

Ça vous ferait donc de la peine si je... Mais ne craignez rien; M. le marquis de Lafresnaye, qui est mon frère de lait, a dû dire un mot à l'intendant des jardins; je suis sûr qu'on me ménage une surprise.

LOUISE.

Voici ma tante qui redescend au magasin. Allez-vous-en, Étienne.

ÉTIENNE.

Est-ce que vous ne me direz rien? Il me semble qu'un petit mot de vous me porterait bonheur.

LOUISE.

M. Étienne, j'ai promis de ne faire connaître mon choix qu'en présence de mes quatre cousins, et je ne manque jamais à ma parole.

ÉTIENNE.

Un mot, Mlle Louise, rien qu'un!

LOUISE.

En voilà deux : revenez vite.

ENSEMBLE.

Air des Mohicans.

ÉTIENNE.	LOUISE.
La confiance	La confiance
Me vient enfin.	Lui vient enfin.
Plus de chagrin;	Plus de chagrin;
J'ai donc l'espoir	Il a l'espoir
D'avoir,	D'avoir,
Ce soir,	Ce soir,
Plus que de l'espérance.	Plus que de l'espérance.

ÉTIENNE.

Vous serez à moi,
Vous m'en donnez votre foi.

LOUISE.

Mais je n' puis, ici,
Vous aimer avant midi.

REPRISE.

ÉTIENNE.	LOUISE.
La confiance, etc.	La confiance, etc.

(Il sort.)

Mlle BARBIER.

Je ne me trompe pas, c'est M. le marquis de Lafresnaye qui descend de voiture. C'est le plus aimable, mais le plus dangereux seigneur de la cour.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS DE LAFRESNAYE, LOUISE, Mlle BARBIER, au comptoir.

LE MARQUIS.

Bonjour, joli ange... mercière des amours!..

LOUISE.

Votre servante, M. le Marquis, que désirez-vous?

LE MARQUIS, au comptoir de Louise.

Je veux des gants; on ne peut en prendre ailleurs... Vous avez mis, par vos beaux yeux, la rue Saint-Denis, tout-à-fait à la mode. (Allant au comptoir de Mlle Barbier.) Vous voyez, ma chère Mlle Barbier, que je vous suis fidèle.

Mlle BARBIER, à Louise.

Ouvre des cartons à M. le Marquis.

LE MARQUIS.

C'est çà, mon enfant, ouvrez-en beaucoup, je choisirai après. (Bas à Mlle Barbier.) Tenez, ma toute bonne Mlle Barbier, je puis vous dire cela, à vous qui avez vécu.

Mlle BARBIER.

Vécu! Comment l'entendez-vous, M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Vécu honnêtement, sagement, comme toute demoiselle d'un certain âge est soupçonnée de l'avoir fait.

Mlle BARBIER.

Mais, enfin, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Le voici : Je voudrais pouvoir rester quelque temps dans votre boutique, et avoir l'air d'acheter.

Mlle BARBIER.

Oh! mon Dieu! vous serait-il arrivé quelque chose?.. êtes-vous poursuivi?

LE MARQUIS.

Au contraire; je poursuis.

Mlle BARBIER.

Quoi? qui?

LE MARQUIS.

Une femme charmante!

Mlle BARBIER, se levant, et vivement.

Louise, va déjeuner, ma fille, je servirai M. le Marquis.

LOUISE.

Oui, ma tante. (Elle sort.)

Mlle BARBIER.

M. le Marquis, il s'agit d'un rendez-vous, et je ne puis souffrir.

LE MARQUIS.

Hélas! ma très chère, il n'y a pas l'ombre d'un rendez-vous... j'aime, j'adore, j'idolâtre une femme charmante qui me fait comme la fièvre... C'est une veuve de président à mortier; le défunt était un vieillard, la douairière est jeune... ce qui me fait penser qu'elle a été fort peu mariée. Puis, elle est si bien, avec son bonnet de veuve et ses grandes barbes.

Air : Vaudeville de l'Actrice.

Le noir vêtement du veuvage,
A sa grace, ajoute un attrait.
C'est, pour son élégant visage,
Le cadre d'un charmant portrait.
Dans le deuil, elle est si jolie,
Que, moi, je tiendrais le pari
Qu'elle aura, par coquetterie,
Fait enterrer son vieux mari.

Enfin, la jeune veuve a été présentée au roi; le luxe de toutes nos dames de la cour, l'impertinence de quelques jeunes seigneurs avaient troublé la jolie présidente, qui n'avait jamais vu que le parlement de Dijon et le baillage de sa terre... Malgré sa gaucherie, que je trouvais, du reste, pleine de grace, je me suis sacrifié, je l'ai prise par la main, et se sentant soutenue par un homme de hautes manières, elle est venue très bravement et très gentiment saluer le Roi et Mesdames. En voyant son attitude modeste, ses révérences de bon goût, la moquerie a cessé; et à la fin de la présentation, il y avait cercle autour de la jolie provinciale. J'ai été remercié avec un charmant sourire de ma chevaleresque protection, et, depuis, je n'ai pas, quoique l'ayant rencontrée souvent à Versailles, obtenu un mot de ma Présidente. Seulement, ses yeux m'ont laissé voir qu'elle était reconnaissante; et la reconnaissance est une vertu bourgeoise, qu'avec un

peu de tact, on amène facilement à l'amour... Commencez-vous à comprendre, ma charitable Mlle Barbier ?

Mlle BARBIER.

Mais pas trop, M. le Marquis...

LE MARQUIS.

J'ai enlevé, au comte de Choisy, son coureur... un gaillard qui passe comme une flèche, et je l'ai mis à la suite de ma jolie Présidente ; de quart d'heure en quart d'heure, je suis prévenu de ses démarches... En sortant de chez la vicomtesse de Murville, au faubourg Saint-Germain, elle a dit à son cocher : « rue Saint-Denis, chez Mlle Barbier, mercière. » Mon coureur m'a prévenu, et vous comprenez maintenant pourquoi je suis ici.

Mlle BARBIER.

Le nom, s'il vous plaît, de cette présidente ?

LE MARQUIS.

Mme Duportail !

Mlle BARBIER.

Oh ! mais, nous la connaissons parfaitement ; l'an dernier, avant son veuvage, elle venait souvent ici ; elle avait pris beaucoup de goût pour Louise ; elle voulait l'emmener à Dijon et l'établir. Elle est charmante.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas... Oh ! j'irais plus vite si ma jolie veuve n'était pas flanquée d'un vieux procureur, au parlement de Dijon, qui, sous prétexte qu'il est son oncle, ne la perd pas de vue un seul instant. C'est une espèce de porte-respect, gros, court et grisonnant. Il faudra que je me débarrasse de cet homme-là.

Mlle BARBIER.

Quoi, M. le Marquis, un meurtre !..

LE MARQUIS.

Non, une petite lettre de cachet, pour huit jours seulement.

Mlle BARBIER.

J'entends une voiture qui s'arrête devant ma maison ; c'est Mme Duportail.

LE MARQUIS.

Ne nous montrons pas d'abord.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, DUROCHEAU, LOUISE.

LA PRÉSIDENTE.

Bonjour, Mlle Barbier ; vous voyez qu'une année d'absence ne m'a pas fait vous oublier. (A part.) M. de Lafresnaye ici... je ne l'éviterai jamais.

DUROCHEAU, à part.

Le Marquis ! que j'ai bien fait d'accompagner ma nièce !

LA PRÉSIDENTE, à Mlle Barbier.

Où est donc ma jolie petite Louise ? vous savez que c'est avec elle que je traite de toute mes emplètes ?

Mlle BARBIER, appelant.

Elle va venir, Madame... Louise !

LOUISE.

Me voilà, ma tante !

Mlle BARBIER.

Salue donc Madame ; ne la reconnais-tu pas ?

LOUISE.

Oh ! si, ma tante !

LA PRÉSIDENTE.

Ce sont ces habits qui vous trompaient... Je suis veuve, mon enfant.

DUROCHEAU.

Pas pour long-temps, j'espère ; votre deuil finit demain ; nous partons après-demain, et dans huit jours vous serez unie à mon fils Chrysostôme Durocheau. (A part.) Mon cher Marquis, vous voilà bien et dûment averti.

LE MARQUIS, à part.

Ceci est à mon adresse !

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! mon oncle, tout cela est un peu vif... Le veuvage est un état de liberté qui a bien son prix... laissez-m'en user un peu.

DUROCHEAU, à part.

Pour éviter l'entrevue... je vais faire approcher la voiture.

LA PRÉSIDENTE.

Voyons, ma petite, qu'avons-nous de nouveau ?

LOUISE.

Des guimpes à la Maintenon... C'est un peu sévère, mais toutes nos dames en portent.

LA PRÉSIDENTE.

Vraiment ?

LE MARQUIS, allant à la présidente.

Oui, Madame... maintenant, à la cour, les plus jolies femmes cherchent à cacher leurs attraits, par égard pour celles qui n'en ont plus.

AIR : Restez troupe jolie.

Comme vous, lorsque l'on est belle,
A quoi donc servent les atours ?
Ce que vous couvrez de dentelles
Est un larcin fait aux amours.
Près de vous, ce qui nous attire,
On le devine, on le surprend ;
Chaque voile qu'on vous retire,
C'est un attrait que l'on vous rend.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon Dieu ! je ne vous avais pas remis, d'abord, Monsieur... mais à cette galanterie...

LE MARQUIS.

Et moi, Madame, je bénis le fortuné hasard qui m'a conduit ici.

DUROCHEAU, à part.

Il appelle cela du hasard !

LA PRÉSIDENTE.

Je pourrai donc, avant mon départ, vous remercier du service que vous m'avez rendu.

DUROCHEAU.

Ma nièce, il est midi... vous savez que nous sommes attendus... pendant que vous finirez avec Mlle Barbier, je tiendrai compagnie à M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous êtes fort obligeant, M. le Procureur, mais...

DUROCHEAU.

Vous aimeriez mieux causer avec ma nièce, n'est-ce pas ?.. L'oncle est, en général, un per-

sonnage assez fastidieux... Cependant, ce que j'ai à vous dire n'est pas sans quelque importance. Vous connaissez le juif Samuel?

LE MARQUIS.

Samuel!..

DUROCHEAU, à mi-voix.

Il m'a cédé ce petit dossier, dans un compte que j'avais avec lui... Il y en a là pour cinquante mille livres. Croyez-vous la signature bonne, M. le Marquis?

LE MARQUIS, à part.

Diable d'homme!.. comment a-t-il déterré cela?

DUROCHEAU.

En achetant ceci vingt-cinq mille livres, j'ai peut-être fait une sottise; mais si on ne paie pas, nous serons en mesure... le Châtelet est comme la rivière; il est fait pour tout le monde.

LE MARQUIS, à part.

Allons, il n'y a plus à hésiter. Procureur, mon ami, tu seras à la Bastille, demain.

DUROCHEAU, à part.

Marquis, mon mignon, vous serez au Châtelet, ce soir.

LA PRÉSIDENTE.

Voici tout ce que je prends. Ma jolie petite Louise voudra bien le faire porter à ma voiture.

LOUISE.

Bien volontiers, madame.

LE MARQUIS.

Comment, madame, est-il bien vrai que vous nous quittez?..

LA PRÉSIDENTE.

Oui, monsieur le Marquis... Paris et Versailles sont trop dangereux pour une veuve qui n'est pas vieille... Ce costume, d'ailleurs, ressemble à une annonce; et cela nous expose...

LE MARQUIS.

Les plus exposés, madame, sont ceux qui vous voient.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur le Marquis, en arrivant à Paris, je savais que l'on trouverait tout charmant en moi; je savais encore que ces banalités forment le fond de la langue de vos salons; aussi ai-je entendu tout cela comme une conversation à la mode; aussi ne me suis-je point offensée de vos galans propos, lors de ma présentation, pas plus qu'aujourd'hui je ne me sens blessée des éloges que vous continuez à me donner... J'ai été touchée d'une seule chose, de la pitié qui vous a pris pour mon embarras dans un monde que je ne connaissais pas... J'en ai gardé le souvenir; et je vous avouerai, dans ma naïveté provinciale, que, soit cela, soit le bon air que je trouve en vous, vous êtes le seul homme, parmi tous ces magnifiques seigneurs, qui m'ait laissé une impression favorable.

LE MARQUIS.

Ah! madame, c'est payer d'un bien haut prix...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mon Dieu! là se bornera ma reconnaissance: je pars demain; dans huit jours peut-être, je me marie avec un homme que j'estime.

DUROCHEAU, saluant.

Avec Chrysostôme Durocheau, avocat au parlement de Dijon, et fils unique de César Durocheau, votre serviteur.

LA PRÉSIDENTE.

Si je vous ai évité, monsieur le marquis, si je me suis éloignée des cercles que vous fréquentiez, c'est que j'ai craint que la médisance vint troubler un jour le bonheur que j'attends dans ma province... Vous le savez, la médisance va vite à la cour... mais j'ai été plus vite qu'elle, et j'espère qu'elle ne pourra m'atteindre.

DUROCHEAU, saluant.

C'est dans ces sentimens, monsieur le Marquis, que nous avons l'honneur de vous saluer.

LA PRÉSIDENTE.

Agréez, encore une fois, monsieur le Marquis, mes remerciemens et mes adieux.

ENSEMBLE.

Air de la Esméralda. (Gabus.)

LA PRÉSIDENTE.	TOUT LE MONDE.
Il faut partir.	Il faut partir.
Adieu, loisir,	Adieu loisir,
Paris et le plaisir.	Paris et le plaisir.
C'est son désir,	C'est son désir,
Puis-je choisir?	Comment choisir?
Il me faut obéir.	Il lui faut obéir.

LE MARQUIS.

Ma flamme
Ici réclame.
Eh quoi! vraiment, madame,
Ne vous verrai-je plus?

DUROCHEAU.

Moi, j'aurai l'avantage
D'offrir, c'est mon usage,
A monsieur, mon hommage
Contre quelques écus.

REPRISE.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, Mlle BARBIER, LOUISE.

LE MARQUIS.

Ses adieux! non pas; je la suivrai toute la journée et partout... Oui, j'irai jusqu'à Dijon s'il le faut.

Mlle BARBIER.

Monsieur le Marquis, vos gants sont toujours là...

LE MARQUIS.

Il s'agit bien de gants, ma foi... Vous me permettrez d'attendre ici mon coureur, n'est-ce pas?

Mlle BARBIER.

Bien volontiers... Je vous préviens seulement qu'à midi, je pars, avec toutes mes demoiselles, pour ma petite maison de Versailles.

LE MARQUIS.

Oh! il ne tardera pas... Eh! tenez, le voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUILLAUME LANDRY.

LE MARQUIS.

Guillaume, il faut te remettre en route, il faut...

GUILLAUME.

Je rappelerai à monsieur le Marquis, qu'en rentrant chez lui je l'ai prévenu qu'aujourd'hui, à partir de midi, je n'appartiendrais qu'à moi.

LE MARQUIS.

Comment?..

GUILLAUME.

Je ne vous demande que deux heures, et je me remets à galoper pour votre service.

LE MARQUIS.

Mais que veux-tu faire de deux heures?

GUILLAUME.

Vous allez voir; la course ne sera pas longue. (Il recule jusqu'au fond, et revient en courant se jeter dans les bras de Mlle Barbier.) Me voilà arrivé.

Mlle BARBIER.

Mais, monsieur, permettez... je n'ai pas l'honneur de...

GUILLAUME.

Eh quoi! l'or de mes vêtemens, la splendeur de ce costume d'apparat m'ont-ils défiguré à ce point que mademoiselle Barbier ne me reconnaisse pas?

Mlle BARBIER.

Attendez donc... mais, oui, c'est...

GUILLAUME.

Guillaume Landry, votre cousin; cousin de mademoiselle Louise... cousin de tout le monde; qui vient aujourd'hui, 25 août, savoir si sa bonne mine et son noble état l'emporteront sur ses rivaux.

JEANNETTE, arrivant, à part.

Ah! voilà un des amoureux! Ah! quelle asperge!

Mlle BARBIER.

En effet, je vous reconnais, mon cher Guillaume!

GUILLAUME.

Et ma jolie cousine Louise?

Mlle BARBIER.

La voici.

GUILLAUME.

Permettez-moi de déposer un baiser sur cette jolie main, en attendant mon arrêt.

Mlle BARBIER.

Qui ne peut être rendu, vous le savez, que lorsque vos trois cousins seront ici.

JEANNETTE, à part.

Il a de l'or partout, jusqu'à la place de ses mollets.

LE MARQUIS.

En effet, je me souviens; c'est presqu'une conr d'amour qui va s'ouvrir ici. (A Guillaume.) Me promets-tu de retrouver la Présidente?

(Il s'assied et écrit sur ses tablettes.)

GUILLAUME.

Fiez-vous à mon zèle et à mes jarrets.

Mlle BARBIER.

Nous ne connaissions pas la nouvelle profession que vous avez prise, mon cher Guillaume... ce costume vous sied à ravir.

LOUISE, à part.

Il a l'air d'un pantin.

GUILLAUME.

N'est-ce pas?.. il fallait un état pour aspirer à la main de la jolie mercière de la rue Saint-Denis; le hasard m'a donné celui-là. Le vieux l'Éclair, le coureur du duc de Chevreuse, m'aperçut, un jour que je passais dans les Champs-Élysées; et voyez ce que c'est qu'un connaisseur... il se dit tout d'abord: « Voilà un gaillard qui ira loin. » Il voulait un élève et il m'offrit les conseils de son expérience... Les débuts du métier sont rudes!.. J'étais trop gras... il fallut me faire maigrir... et ce bon l'Éclair avait l'obligeance de m'enfermer, pendant six heures par jour, dans une douzaine de couvertures... Nous avons cela de commun avec les chevaux de course!.. Aussi, tout ce que vous voyez là... muscles!... ici, muscles!.. toujours des muscles!..

UN GARDE s'arrête en ce moment devant la boutique, et dit après avoir regardé sa montre:

Midi moins sept.

LE MARQUIS.

Belle-Étoile! voilà mon commissionnaire tout trouvé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BELLE-ÉTOILE.

LE MARQUIS.

Avance donc, maraud! ne me reconnais-tu pas?

BELLE-ÉTOILE.

Parfaitement, mon capitaine; mais ma consigne est de n'entrer ici qu'à midi.

LE MARQUIS.

Qui t'a donné cet ordre-là.

BELLE-ÉTOILE.

L'amour qui, pour l'instant, est mon commandant supérieur... Ma faction est ici.

Mlle BARBIER.

Comment, est-ce que ce serait?..

LOUISE.

C'est André!

GUILLAUME.

Un de mes rivaux!

JEANNETTE.

Encore un amoureux!

BELLE-ÉTOILE.

André Perruchon, dit Belle-Étoile, sergent aux grenadiers de Picardie, qui vient déposer son grade, son amour et ses lauriers auprès de sa jolie cousine... (A part.) Je crois que la tenue produit son effet sur la petite.

LOUISE, à part.

Il me déplaît encore plus que l'autre.

JEANNETTE, de même.

En v'là un amour d'homme!.. il est droit comme un manche à balai.

LE MARQUIS.

Allons, puisque mademoiselle Louise accapare tout le monde, je vais moi-même à mon hôtel. Adieu, charmante fiancée! Guillaume, ne t'oublie pas. (Il sort.)

BELLE-ÉTOILE.

Je vois que je suis le premier au rendez-vous. C'est, sans comparaison, comme à Maubeuge, où j'ai été le premier à l'assaut.

GUILLAUME.

Ah! tu te crois le premier, brillant guerrier? tu ne vas pas assez vite pour ça.

BELLE-ÉTOILE.

Tiens, c'est Guillaume! Dans quel régiment sers-tu donc?

GUILLAUME.

Je sers dans un régiment qui battrait le tien à la course, et, si le cœur t'en dit, je te défie sur une seule jambe.

Mlle BARBIER.

N'allez-vous pas vous disputer?

GUILLAUME.

Oh! c'est que rien ne m'arrête.

JOLIVET, entrant sur les dernières répliques.

Je vous arrête, pourtant, et au nom du Roi.

GUILLAUME.

Hein?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOLIVET.

TOUS.

C'est Jolivet!..

JEANNETTE, à part.

Encore un amoureux! Il n'est pas beau, celui-là.

JOLIVET.

Oui, ma chère cousine, Jolivet, exempt au Châtelet de Paris; et de plus, honoré de la confiance particulière de M. le Lieutenant-Civil.

LOUISE, à part.

Quel vilain homme!

GUILLAUME, de même.

Avec un physique et un état pareil, on ne devrait sortir que le soir.

BELLE-ÉTOILE, de même.

L'amour et la police ne sont jamais de garde ensemble... Le cousin Jolivet est enfoncé!

JOLIVET.

L'emploi est excellent, je vous en avertis, et pas fatiguant...Je regarde et j'écoute, voilà tout.

JEANNETTE.

Et il doit bien entendre avec des oreilles comme celles-là!

Mlle BARBIER.

Mes enfans, nous n'attendons plus qu'Etienne Laurent; alors Louise vous fera connaître son choix et sa détermination... Je n'en sais pas plus que vous; elle ne m'a rien confié...

BELLE-ÉTOILE.

L'heure militaire, je ne connais que ça... Le petit n'a plus que deux minutes.

GUILLAUME.

Il a eu trois ans pour venir à Versailles, et il est en retard... décidément, celui-là ne va pas vite.

BELLE-ÉTOILE.

Etienne, mon garçon, tu n'as plus qu'une minute.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

LOUISE.

C'est Etienne!..

Mlle BARBIER.

Il était temps!

ÉTIENNE.

Bonjour, mes cousines, mes cousins... bonjour, tout le monde... Tiens! vous voilà dans de fameux costumes, vous autres; il paraît que vous avez fait fortune... A la bonne heure! il ne faut pas que tout le monde soit malheureux!

LOUISE.

Ah! mon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

BELLE-ÉTOILE.

Allons, cousin, il faut exhiber ses titres, ici; quel est votre état?

ÉTIENNE.

Je suis...

TOUS.

Vous êtes?...

ÉTIENNE.

Perdu, ruiné, déshonoré, chassé de l'Orangerie! le voilà, mon état!

LOUISE.

Et pourquoi ça?

ÉTIENNE.

Ah! parce que j'étais amoureux! C'est à cause de vous, Louise; et je ne vous le reproche pas.

LOUISE.

Expliquez-vous... Comment puis-je être pour quelque chose...

ÉTIENNE.

Ah! c'est que, voyez-vous... quand, à mon âge, on aime, on adore une jeune fille, la tête s'embrouille, et on ne fait plus que des bêtises... c'est, surtout, depuis que le moment de vous décider approchait que la raison s'en allait davantage. J'ai éreinté les orangers, en pensant à la couronne que vous auriez le jour de votre mariage; je ne trouvais jamais les roses aussi fraîches et aussi jolies que vous, et à force de les arroser, je les noyais!.. les œillets, les jasmins, les plus belles tulipes, tout dépérissait; c'était une désolation! M. l'Intendant des jardins a jugé que le dégât était suffisant; il m'a donné mon compte tout à l'heure!.. de sorte que me voilà sans état à l'instant où il m'en fallait un pour prétendre à la main de ma jolie cousine! ça m'a donné un coup !.. mais je n'ai pas voulu me trouver mal avant de vous avoir prévenue. Apresent, je peux me laisser aller!.. (Il tombe sur une chaise.)

LOUISE.

Pauvre garçon!

Mlle BARBIER.

Trop d'amour nuit; tu le vois, Étienne.

ÉTIENNE.

Vous êtes bonne, vous!.. est-ce qu'on peut régler ça?

BELLE-ÉTOILE.

D'où il suit que le petit jardinier est rayé du contrôle.

GUILLAUME.

Tu n'es plus de la course.

JOLIVET.

Console-toi, petit: si je suis choisi, tu seras mon garçon de noces.

ÉTIENNE, se levant.

Louise, ta femme!.. jamais!

Mlle BARBIER.

Écoute-moi, mon garçon: je te dis ça avec chagrin, parce que je t'aimais!.. Il ne faut plus penser à Louise, les dernières volontés de mon pauvre frère sont formelles: c'est aujourd'hui le

15 août, il est midi, tu n'as pas d'état, donc, tu ne dois plus prétendre à la main de ma nièce.

GUILLAUME.

C'est juste : à quoi servirait donc de s'être dérraté pendant trois ans?

JOLIVET.

D'avoir surmonté les préjugés?

BELLE-ÉTOILE.

D'avoir pris la Hollande?

ÉTIENNE.

C'est certain... je suis dans mon tort!

Mlle BARBIER.

Aussi, tu vas nous tourner les talons... jusqu'à ce que Louise soit mariée, je t'engage à ne pas revenir ici; vous trois vous viendrez dîner à ma petite maison de Versailles, et au dessert, Louise fera son choix.

ÉTIENNE.

Comment, ma cousine, je n'en serai pas, moi?

Mlle BARBIER.

Plus tard, mon garçon; quand Louise ne sera plus chez moi, je te recevrai avec le plus grand plaisir.

ÉTIENNE, à part.

Merci! ce sera amusant! faut-il avoir du guignon!

Mlle BARBIER.

Voilà qui est convenu, mes amis... dans une demi-heure, ici, tout le monde... Louise et moi nous allons faire un bout de toilette... Étienne, tu sais ce que je t'ai dit?

ÉTIENNE.

Et vous, Mlle Louise, ne me direz-vous pas un mot de consolation?

Mlle BARBIER.

Louise n'a plus rien à te dire, allons.

Air de *Lucia de Lammermoor*.

LES TROIS COUSINS.

Quel bonheur quel sort prospère
Pour moi va luire en ce jour
Ce soir, pour ma part j'espère,
Voir couronner mon amour.

ÉTIENNE.

D' mon bonheur je désespère
Vais-j' donc tout perdre en ce jour
J'étais pourtant certain d' plaire
Qu'on m' dise à quoi sert l'amour.

SCÈNE XIII.

ÉTIENNE, JEANNETTE.

ÉTIENNE.

Mais il me semble que je serais mieux sous le Pont-Neuf qu'ici!.. la rivière coule pour tout le monde!.. c'est cinq minutes désagréables à passer!.. et puis n, i, ni, c'est fini!.. Allons, c'est décidé!.. adieu Louise! adieu! ah! mon chapeau... je ne veux pas me noyer nue-tête.

JEANNETTE.

Où donc que vous allez comme ça? vous avez l'air tout ahuri!

ÉTIENNE.

Tout a...

JEANNETTE.

Huri!

ÉTIENNE.

Ahuri!.. oui, je le suis! on le serait à moins. Adieu, Jeannette!

JEANNETTE.

Est-ce que vous vous en allez pour long-temps?

ÉTIENNE.

Oui, je crois que ce sera pour quelque temps.

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là?

ÉTIENNE.

Je dis que je vais me noyer... si le cœur vous en dit, Jeannette, votre compagnie ne pourrait que m'être fort agréable.

JEANNETTE.

Excusez! Ah ça! mais, vous êtes donc fou?

ÉTIENNE.

Je suis fou, désespéré, perdu!

JEANNETTE.

Mais ça n'est pas une raison pour se périr! à votre âge, beau garçon comme vous êtes, une de perdue dix de retrouvées.

ÉTIENNE.

Eh bien! oui; mais je n'en retrouverai jamais une comme Louise... si élégante, si jolie, si tendre!..

JEANNETTE, se donnant des manières.

Dame, quand on ne serait pas tout-à-fait la même chose...

ÉTIENNE.

Je ne vois rien que Louise!.. J'ai la tête troublée... la vue brouillée!.. il n'y a qu'un bon plongeon qui puisse éclaircir tout ça!

JEANNETTE.

Air :

Non, dans l'état où nous sommes,
J' vous arrête ; vous êtes not' bien.
J' laiss'rais bien noyer les hommes,
Si chaqu' fille avait le sien.

ÉTIENNE.

C'en est fait, je vais m' détruire :
L' cœur me fend, la tête m' bout... *(Fausse sortie.)*
(Revenant.) Si l'on a quéqu' chose à m' dire,
Qu'un aille aux filets d' Saint-Cloud.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous les deux?

JEANNETTE.

Monsieur le Marquis, c'est Étienne qui veut se jeter à l'eau.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que ça vous fait, à vous, bavarde?

JEANNETTE.

Est-il gentil!

LE MARQUIS.

Comment, mon garçon, se jeter à l'eau...qu'y a-t-il de si grave?

JEANNETTE.

Ah! c'est qu'il a été chassé de l'orangerie, et qu'il n'a plus droit à se présenter pour épouser sa cousine.

LE MARQUIS.

N'est-ce que cela?

ÉTIENNE.

C'est-y pas assez pour désespérer ?

LE MARQUIS.

Mon ami, le désespoir ne va qu'aux imbéciles.

Mlle BARBIER, en dehors,

Jeannette, venez-vous m'habiller ?

JEANNETTE.

Oui, madame. M. le Marquis, ne le lâchez pas, je vous en prie... il a la tête bien montée !

LE MARQUIS.

Soyez tranquille.

JEANNETTE, à Étienne, en sortant.

Allons, soyez raisonnable !.. On peut, sans vanité, remplacer Mlle Louise... on pourrait être jardinière tout comme une autre. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, ÉTIENNE.

LE MARQUIS.

Allons, Étienne, reste donc en place... assieds-toi là, et causons un peu. Tu veux te noyer? C'est bien, ça termine toute discussion; mais tu ne réfléchis pas que ça donne gain de cause à un de tes cousins.

ÉTIENNE.

Puisque, de toute manière, c'est un d'eux qui aura Louise.

LE MARQUIS.

Si tu ne fais rien pour l'empêcher, sans doute... La petite t'aime-t-elle?

ÉTIENNE.

Oui, monsieur le marquis. Elle me l'a dit comme les jeunes filles le disent... pas trop clairement, mais assez pour me rendre amoureux comme un imbécille!

LE MARQUIS.

Eh bien! il y a encore de l'espoir. Tel que tu me vois, je pourrais aussi me noyer, me faire sauter la cervelle; car je suis amoureux d'une femme qui m'échappe toujours; mais le suicide est une duperie dans laquelle je ne donne pas... J'ai un autre moyen; tu peux l'employer, si tu veux!..

ÉTIENNE.

Ah! monsieur le Marquis, par le souvenir de ma pauvre mère, qui vous a nourri comme moi, donnez-moi ce moyen.

LE MARQUIS.

Il est un peu violent... mais, comme l'amour est une grave maladie, il faut employer les remèdes héroïques... Quand une femme me résiste, je l'enlève.

ÉTIENNE.

Enlever ma cousine!..

LE MARQUIS.

Ça réussit toujours... d'ailleurs, c'est une preuve d'amour à laquelle les femmes sont généralement sensibles... J'enleverai donc... je te conseille d'en faire autant.

ÉTIENNE.

Mais, moi, monsieur le Marquis, je veux épouser ma cousine, et ce n'est pas le moyen.

LE MARQUIS.

Au contraire, mon garçon, si tu peux faire croire que ta cousine a passé seulement une nuit chez toi...

ÉTIENNE.

Une nuit chez moi!..

LE MARQUIS.

Suis bien le raisonnement... Un jeune garçon, une jolie fille, ensemble toute une nuit... tu conçois?.. il n'y a plus moyen de refuser.

ÉTIENNE.

C'est pourtant vrai; je n'aurais jamais pensé à cela, moi... Mais cela n'est peut-être pas très honnête...

LE MARQUIS.

Je ne te dis pas que ce soit aussi régulier que si tu allais avec toute la famille chez le notaire... mais, quand on n'a pas le choix des moyens..,

ÉTIENNE.

C'est juste: quand on ne peut pas choisir...

LE MARQUIS.

Allons, c'est fini; nous enlèverons!..

ÉTIENNE.

Nous enlèverons!..

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mlle BARBIER, LOUISE, JEANNETTE, LES DEMOISELLES.

ENSEMBLE.

Air des Puritains.

Allons, vraiment,
C'est le moment
De fermer la boutique.
Plus de pratique,
Ni de fabrique;
C'est un jour charmant.

Mlle BARBIER.

Eh bien! où sont donc ces messieurs?

JOLIVET, BELLE-ÉTOILE ET GUILLAUME, entrant.

Voilà!

Mlle BARBIER.

Allons, partons! Étienne, je t'avais déjà prié de ne pas poser ici plus long-temps...

ÉTIENNE.

Je m'en vas, ma cousine; j'ai pris seulement le temps de me remettre.

LOUISE, bas.

Où allez-vous?

ÉTIENNE, bas.

Louise, je serai ce soir à Versailles, dans le parc, à côté du dragon.

LOUISE, à part.

J'y serai.

GUILLAUME.

Monsieur le Marquis, la Présidente est sur la route de Versailles.

TOUS.

A Versailles!..

ENSEMBLE.

Final du premier acte de Bellsaire.

ÉTIENNE, à part.	LOUISE.
Pour ma tendresse,	Pour ma jeunesse,
J'ai peu d'espoir;	Quel désespoir,
Si ma maîtresse,	Si ma tendresse,
Ne vient ce soir,	Se laisse voir;
Il faut la prendre,	Il faut attendre,
C'est le plus sûr.	C'est le plus sûr,

Quitte à la rendre
A son futur.

LE MARQUIS.

Pour ta tendresse,
J'ai peu d'espoir;
Si la maîtresse
Ne vient ce soir;
Il faut la prendre,
C'est le plus sûr,
Quitte à la rendre
A son futur.

Surtout ne prendre
Aucun futur.

Mlle BARBIER.

Le temps nous presse;
Jusqu'à ce soir,
Point de paresse,
Il faut tout voir!
Puis nous étendre,
Ce n'est pas dur,
Sur l'herbe tendre,
Sous le ciel pur.

LES TROIS COUSINS.

Pour ma tendresse,
J'ai de l'espoir,
Si ma maîtresse
A su me voir;
Il faut attendre,
Je suis bien sûr,
Qu'on va me prendre
Pour le futur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une partie du parc de Versailles. Bosquets à droite et à gauche; deux bancs.

SCÈNE I.

LA PRÉSIDENTE, DUROCHEAU, PROMENEURS.

CHŒUR.

Admirons, de ces lieux,
L'élégante ordonnance;
Quelle magnificence!
C'est le séjour des dieux.
Ce n'était autrefois
Que ronces et broussailles;
Aujourd'hui c'est Versailles
Habité par les rois.

(Les promeneurs s'éloignent.)

DUROCHEAU.

Allons, ma chère nièce, donnez-vous-en de Versailles et de Paris, pour votre dernier jour, car, Dieu merci, nous quitterons demain cette brillante cohue.

LA PRÉSIDENTE.

Que vous êtes injuste! n'ai-je pas fait mes adieux au marquis de Lafresnaye, de telle sorte qu'il ne lui restera de moi que le souvenir d'une provinciale bien maussade et bien prude.

DUROCHEAU.

Non pas : Dans ce que vous lui avez dit, il y avait plus de désir de plaire que d'ironie.

LA PRÉSIDENTE.

Et quand cela serait?.. Quel mal y aurait-il?..

DUROCHEAU.

Air de Mme Favart.

Il est toujours sur votre trace.

LA PRÉSIDENTE.

Il a du plaisir à me voir.

DUROCHEAU.

Vous le recevez avec grace.

LA PRÉSIDENTE.

La politesse est un devoir,
Ces grands parens ont la manie
De vouloir tourmenter si fort,
Qu'enfin ils font naître l'envie
D'avoir un jour tout-à-fait tort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mlle BARBIER, LOUISE, JEANNETTE, FIFINE, LES DEMOISELLES DE BOUTIQUE entrant en courant.

Mlle BARBIER.

Par ici, Mesdemoiselles; il y a moins de monde; les curieux sont à la pièce du Dragon qui va jouer tout-à-l'heure.

JEANNETTE.

Mais, Mademoiselle, moi j'aimerais mieux aller du côté où il y a du monde.

Mlle BARBIER.

Jeannette, restez là.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'est vous, ma chère Mlle Barbier!

Mlle BARBIER.

Mme la Présidente, j'ai bien l'honneur...

LA PRÉSIDENTE.

Et ma petite Louise?

Mlle BARBIER.

Saluez donc, Louise... Depuis ce matin, elle est d'une humeur...

LA PRÉSIDENTE.

C'est qu'elle a peut-être quelque petit chagrin de jeune fille, elle me contera cela à moi.

Mlle BARBIER, aux demoiselles.

Mesdemoiselles, restez près de moi, je vous en prie; dans ces jours de cohue, on ne sait pas ce qui peut arriver.

JEANNETTE, à part.

S'il pouvait m'arriver un mari, à moi, je le recevrais joliment.

LA PRÉSIDENTE, à Louise.

Eh bien! mon enfant, qu'avez-vous donc? vous êtes toute triste!

LOUISE.

Ah! Madame, c'est une chose que je ne puis dire devant ma tante.

LA PRÉSIDENTE, bas.

Nous trouverons une occasion d'être seules dans la soirée. (Haut.) Mlle Barbier, vous passez l'après-dîner dans le parc?

Mlle BARBIER.

Oui, Madame, c'est mon habitude tous les dimanches.

LA PRÉSIDENTE.

En ce cas, je vous demanderai la permission de rester dans votre compagnie.

Mlle BARBIER.

Comment donc, Madame... Mesdemoiselles, veuillez bien vous tenir convenablement, Mme la Présidente nous fait l'honneur de passer la soirée avec nous.

JEANNETTE, à part.

Bien! ça va être amusant! il ne manquait plus que ça!

Mlle BARBIER.

Eh bien! Monsieur, comment trouvez-vous notre Versailles?

DUROCHEAU.

Très beau, très magnifique, mais j'aime mieux Dijon.

LA PRÉSIDENTE.

Voici l'opinion de mon oncle sur Paris et Versailles. Ces deux villes lui plairalent fort s'il n'y avait ni bruit, ni voitures, ni boutiques, ni habitans...

DUROCHEAU.

Ni marquis.

Mlle BARBIER.

A propos de marquis... Mesdemoiselles, éloignez-vous un peu... Je dois vous dire, Madame... l'honneur que vous me faites, aujourd'hui, vaut bien cette confidence, que M. le marquis de Lafresnaye sait que vous êtes à Versailles, et qu'il veut absolument vous voir. Je suis sûre qu'il vous cherche.

DUROCHEAU.

Là! qu'est-ce que je disais.

LA PRÉSIDENTE.

Mais c'est un terrible homme!

DUROCHEAU.

Partons, ma nièce! je serai sur les épines tant que nous resterons à portée de cet endiablé marquis... Allons-nous-en, je vous en supplie.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'étais tant promis de m'amuser aujourd'hui! maudite toilette! si j'étais mise simplement, comme Louise, on ne me remarquerait pas, et je pourrais voir ces belles fêtes de Versailles dont on parle tant en province.

LOUISE.

Si j'osais, je donnerais à Mme la Présidente un moyen d'éviter les regards. J'ai ici, chez ma tante, un ajustement en tout pareil à celui que je porte; la maison de ma tante est à deux pas, et si Mme la Présidente le désire, en quelques minutes elle deviendra méconnaissable.

LA PRÉSIDENTE.

En effet, ce moyen est délicieux, je l'adopte... si Mlle Barbier veut bien consentir...

Mlle BARBIER.

Comment donc, mais ma maison, ma nièce, ces demoiselles et moi, nous sommes aux ordres de Mme la Présidente.

JEANNETTE, à part.

Cette grande dame devrait bien me prêter ses beaux habits, ça me ferait peut-être remarquer.

DUROCHEAU.

Y pensez-vous, ma nièce?

LA PRÉSIDENTE.

Que pouvez-vous craindre encore? on n'ira pas chercher une Présidente sous les vêtemens d'une petite bourgeoise; je resterai, d'ailleurs, toute la soirée avec Louise et Mlle Barbier.

DUROCHEAU.

A la bonne heure. (A part.) Mais comme deux précautions valent mieux qu'une, je mettrai mon projet à exécution.

LA PRÉSIDENTE, à Mlle Barbier.

Voilà qui est arrangé. (A Durocheau.) Nous ne partirons qu'après le feu d'artifice.

DUROCHEAU.

Où vous retrouverai-je?

LA PRÉSIDENTE.

Ici?

JEANNETTE.

Mademoiselles! Mademoiselle! je viens de voir, dans l'allée de la Reine, Étienne et M. le marquis de Lafresnaye.

DUROCHEAU.

Allons, il n'y a pas un moment à perdre... ma nièce, courez changer de costume; moi, je reste ici pour retenir le marquis et le dérouter si c'est possible.

Mlle BARBIER.

Venez, Madame, par cette allée nous ne serons pas vues.

ENSEMBLE.

Air: Ici, pour faire bombance.

Quand vous serez transformée
En grisette de Paris,
Vous passerez la journée
Sans redouter le marquis.

SCÈNE III.

DUROCHEAU; puis LE MARQUIS, ETIENNE.

DUROCHEAU.

A nous deux, mon beau seigneur, peste! si on vous laissait faire, Dijon serait bientôt privé d'une de ses plus jolies femmes et d'une de ses plus grosses dots!.. 50,000 livres de rentes qui sortiraient de ma famille... plutôt 50,000 exploits, commandemens et saisies-exécutoires de votre gracieuse personne.

LE MARQUIS.

Je ne me trompais pas... voilà le vieux corbeau, la colombe ne doit pas être loin.

ÉTIENNE, bas.

C'est donc ce particulier-là?

LE MARQUIS, bas.

Oui, c'est l'oncle; nous allons causer avec lui.

ÉTIENNE.

J'aimerais mieux chercher Louise.

LE MARQUIS.

Tu as bien le temps... Monsieur, je vous prie de recevoir...

DUROCHEAU.

Les cinquante mille livres que vous me devez? bien volontiers!

LE MARQUIS.

La plaisanterie est d'assez mauvais goût, M. le

Procureur; je ne paie pas dans le parc de Versailles.

DUROCHEAU.

Alors, Monsieur, j'ai bien l'honneur de...

(Il veut sortir.)

LE MARQUIS, le retenant.

Ah! M. Durocheau, vous ne me quitterez pas ainsi; je veux vous faire les honneurs de la cour.

DUROCHEAU.

Vous êtes beaucoup trop bon.

LE MARQUIS.

Vous n'avez sans doute pas vu les grands appartemens! je vous y conduirai.

DUROCHEAU.

Vous me confondez.

LE MARQUIS.

C'est qu'en vérité vous avez tout-à-fait bon air, M. Durocheau, vous figurerez très bien dans la grande galerie. M. le Chancelier est à Versailles, je vous présenterai à lui, et si vous avez quelque faveur à demander, comptez sur moi; mais je vous préviens que la beauté de la Présidente fera plus pour vous que mes recommandations; il faut donc l'emmener avec nous.

DUROCHEAU.

Tenez, M. le Marquis, la ruse est trop grossière, croyez-moi, jouons plutôt cartes sur table. Vous êtes amoureux, c'est possible; mais vous êtes ruiné, c'est certain. Si les beaux yeux de ma nièce vous plaisent, ses cinquante mille livres de rentes vous plaisent plus encore; malheureusement, nous autres Dijonnais, nous avons la faiblesse d'aimer aussi passablement les beaux yeux et les cinquante mille livres de rentes; ce n'est donc pas pour vous que j'ai couvé deux années cette chère petite Présidente... Son cœur, sa fortune, ses beaux yeux, tout cela, ne vous en déplaise, sera pour Chrysostôme Durocheau, mon fils. Je sais que tous les moyens vous seront bons pour lui enlever sa future; je vous déclare, à mon tour, que je ferai tout pour la lui conserver... Vous êtes jeune, vous êtes adroit, vous êtes marquis, moi je suis procureur... La partie est égale. En garde donc, Monsieur, je vous ferai une rude guerre, je vous en avertis.

LE MARQUIS.

M. Durocheau veut m'effrayer.

DUROCHEAU.

J'ai voulu vous prévenir, voilà tout.

LE MARQUIS.

C'est donc la guerre que vous voulez?

DUROCHEAU.

A outrance!

LE MARQUIS.

Va pour la guerre. Nous allons nous amuser.

ENSEMBLE.

AIR : A table, allons, à table.

J'accepte la partie,
De la chevalerie
Rappelons les héros.
(A part.)
Je crois qu'ici tu railles;
Entre quatre murailles,
Tu verras le champ-clos.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ÉTIENNE.

LE MARQUIS.

Le bonhomme a du caractère; mais il est trop bouillant, un peu de Bastille le calmera.

ÉTIENNE.

Dites-moi donc, Monsieur, il n'a pas l'air commode, le vieux.

LE MARQUIS.

Raison de plus pour que je lui enlève sa charmante nièce; le vieux Chicanneau m'a défié... mais, vive Dieu! nous verrons qui l'emportera de l'épée ou de la perruque à marteaux; j'ai tout arrangé, tout combiné, la jolie Présidente ne peut m'échapper.

ÉTIENNE.

Ainsi, vous êtes toujours décidé à...

(Il fait le geste d'enlever.)

LE MARQUIS.

Plus que jamais; et toi?

ÉTIENNE.

Ma foi, M. le Marquis, plus le moment approche, plus je me sens mal à mon aise.

LE MARQUIS.

Quand le moment arrivera tout-à-fait, le courage te reviendra. D'ailleurs, je te ferai aider.

ÉTIENNE.

Du tout! oh! M. le Marquis, il faut que j'enlève Louise à moi tout seul, et qu'elle y consente; si seulement elle résistait un peu, je serais capable de me jeter à ses genoux et de lui demander pardon. Tenez, rien que d'y penser, ça me fait froid partout.

LE MARQUIS.

Arrange-toi; moi, j'enlève. Attends donc... j'aperçois deux femmes dans cette allée, l'une d'elles est ta Louise... qui donc est l'autre?.. Je ne me trompe pas... malgré ce costume... mais, oui, c'est elle!

ÉTIENNE.

Qui?

LE MARQUIS.

Ma Présidente!

ÉTIENNE.

Une grande dame en casaquin.

LE MARQUIS.

Oh! c'est bien elle! et elle est encore plus jolie comme ça.

ÉTIENNE.

C'est une divinité! j'userais mes genoux à l'adorer, quoi!

LE MARQUIS.

La Présidente n'est-ce pas? Elle est ravissante!

ÉTIENNE.

Vous parlez de Louise, hein? C'est vrai qu'elle est bien mieux que l'autre.

LE MARQUIS, à part.

Pourquoi ce travestissement?.. Oh! c'est une invention du vieux procureur; c'est pour me dérouter, moi et mes gens; comme si on ne devait pas la reconnaître toujours et partout.

ÉTIENNE.

Tenez, M. le Marquis, la vue de Louise m'a donné du cœur... Décidément, je crois que je risquerai la chose...

LE MARQUIS.

Je veux savoir le motif de ce déguisement. Elles viennent pour s'asseoir et causer sur l'un de ces bancs, entrons dans ce bosquet; de là, nous écouterons et nous saurons à quoi nous en tenir.

ÉTIENNE.

Dites donc, ce n'est pas très délicat d'écouter.

LE MARQUIS.

Sans doute, mais on n'a pas encore trouvé d'autre moyen pour entendre... Allons, viens.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES cachés, LA PRÉSIDENTE, LOUISE.
Elles entrent en causant.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! Louise, comment me trouvez-vous? Ce costume me va-t-il?

LOUISE.

A merveille! on vous prendrait pour ma sœur, si vous n'étiez pas si jolie!

LA PRÉSIDENTE.

Ce serait plutôt à cause de cela! Voyons, pendant que votre tante est allée pour nous retenir des places devant le grand bassin du dragon, achevez de me dire toutes vos petites peines de cœur. Tenez, asseyons-nous là.

LE MARQUIS, dans le bosquet, derrière le banc.

Bravo!

LA PRÉSIDENTE.

Et, d'abord, mon enfant, ne pleurez pas ainsi, cela gâte votre jolie figure. Je suis sûre que votre tante ne voudra pas vous rendre malheureuse, en vous forçant d'épouser un de ces cousins que vous n'aimez pas.

LOUISE.

Ma tante est très bonne, Madame; mais elle dit qu'elle suit la volonté de mon père, qui a voulu qu'à 18 ans je fusse mariée à un de mes cousins ayant un état; et celui que j'aime n'en a plus.

ÉTIENNE.

Pauvre petite chatte! c'est de moi qu'elle parle!

LE MARQUIS.

Tais-toi!

LA PRÉSIDENTE.

Comment se fait-il donc?

LOUISE.

Ce pauvre Etienne était jardinier, ici, à l'orangerie... Il a été renvoyé ce matin parce qu'il m'aimait trop.

LA PRÉSIDENTE.

Le motif du renvoi est assez singulier.

LOUISE.

Il ne pensait plus à ce qu'il faisait, il dévastait l'orangerie.

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre garçon! c'est de l'amour, çà!

LOUISE.

Aussi, Madame, je n'en épouserai jamais un autre que lui.

ÉTIENNE, à mi-voix.

Oh! mais, c'est qu'elle ne m'a jamais dit de ces choses-là, à moi. Que tu es mignonne, va!

LA PRÉSIDENTE.

Que ferez-vous donc?

LOUISE.

J'attendrai, car je ne veux rien faire contre la volonté de ma tante. Je lui disais encore tout à l'heure: Etienne peut être replacé bien vite, M. le Marquis de la Fresnaye ne peut pas l'abandonner.

LA PRÉSIDENTE.

Il le connaît donc?

LOUISE.

C'est son frère de lait.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'est le frère de lait du Marquis... Je m'intéresse à ce pauvre garçon... j'en parlerai à votre tante.

LOUISE.

Je crains bien, Madame, que vous ne réussissiez pas.

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi, il ne faut pas désespérer... Vous n'êtes pas seule à souffrir... Et, tenez, moi, qui vous encourage et vous console, je suis aussi triste que vous.

ÉTIENNE.

Voyez donc... elle pleure, la pauvre petite!

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, animal, tu m'empêches d'entendre.

LOUISE.

Vous, madame?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, mon enfant, je quitterai Paris, et je vais y laisser ma gaîté, peut-être mon bonheur... car, moi aussi, j'aime et je ne puis être à celui que mon cœur aurait choisi.

ÉTIENNE.

Tiens! elle aussi!

LE MARQUIS.

Je vais te bâillonner si tu dis un mot de plus.

LOUISE.

Vraiment?

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mon Dieu, oui!.. Ce marquis de Lafresnaye...

ÉTIENNE.

C'est vous!

LE MARQUIS.

Eh! parbleu! je le sais bien.

LA PRÉSIDENTE.

S'est attaché à moi comme une ombre: à Paris, je ne descends pas de voiture sans apercevoir la sienne à dix pas; à Versailles, aux grandes réceptions, il est toujours là... C'est fort inconvenant... et pourtant je sens là, en moi, quelque chose qui l'excuse. Mariée fort jeune à un vieillard, je n'ai jamais eu d'amour, mon enfant, et je crains que ceci n'y ressemble un peu.

LOUISE.

Oh! oui, madame, c'est cela. Quand Étienne venait, pour les premières fois, aux carreaux de la boutique, j'étais fâchée; mais, après cela, j'étais plus fâchée encore lorsqu'il n'y venait pas.

LA PRÉSIDENTE.

Tu peux espérer; tandis que, moi, je quitterai demain Paris pour n'y plus revenir, et j'empor-

terai un souvenir qui, j'en ai bien peur, troublera le reste de ma vie.

LE MARQUIS.

Elle est adorable!

LOUISE.

Quant à moi, madame, je sens que j'aime Étienne de toutes les forces de mon âme et que je mourrai de chagrin s'il n'est pas mon mari.

LA PRÉSIDENTE et LOUISE.

Air d'Henri Potier.

Nous avons aujourd'hui la même destinée.
Qu'importe ici le rang, notre maître est l'amour.
Oui, celle que l'on aime est la plus fortunée.
Notre félicité, peut-être, est ajournée,
Attendons le bonheur un jour.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE, accourant.

Ah! je vous trouve, enfin!

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! avez-vous des places?

JEANNETTE.

Oui, v'là la pièce du dragon qui va jouer, et il y a un monde... c'est magnifique à voir... Venez vite; j'ai prié un cent-suisse de me garder une chaise, il pourrait s'ennuyer.

LOUISE.

Nous te suivons. (Elle regarde autour d'elle.)

LA PRÉSIDENTE.

Qui cherchez-vous?

LOUISE.

Personne! (Bas.) C'est qu'Étienne devait venir à Versailles, et je ne l'ai pas encore aperçu.

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre enfant! Allons, je parlerai à votre tante; ce sera une consolation pour moi que de vous laisser heureuse.

JEANNETTE.

V'là le dragon qui lâche tout. Vite, vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ÉTIENNE, sortant du bosquet.

ÉTIENNE.

Elle m'aime! elle mourrait de chagrin si elle en épousait un autre... Je l'enlèverai aujourd'hui, ce soir; et, si ça manque, je l'enlèverai demain, devant tout le monde, en plein soleil.

LE MARQUIS.

Bravo! je ne t'ai jamais vu comme ça.

ÉTIENNE.

Ni moi plus. Qu'est-ce que vous faites là?

LE MARQUIS.

J'écris à mon valet de chambre. (Il écrit.) « Jasmin se rendra avec Laurent et Joseph dans »le parc; il se placera avec son monde dans le »taillis du bosquet de la Reine, et il attendra là »mes ordres. Il se munira d'un manteau. »

ÉTIENNE.

Je vais écrire aussi.

LE MARQUIS.

A qui?

ÉTIENNE.

A Louise!.. Je n'aurais pas fait ça tout à l'heure pour cent écus, et, à présent, ça va tout seul. Ah! Louise!.. tu m'as refait un autre homme, tu m'as remis au monde pour la seconde fois. Donnez-moi un peu de papier et votre crayon. (Il écrit.) « Louise, ma bien-aimée! trouvez-vous »à neuf heures derrière le bosquet de la Reine, »j'y viendrai... Il y va de ma vie, Louise, de ma »vie!.. Et vous savez qu'on n'en a qu'une. » C'est signé.

LE MARQUIS.

Que vas-tu faire?

ÉTIENNE.

Je vas me faufiler dans la foule qui vnit jouer le dragon, je m'approcherai de Louise, et je lui glisserai ce petit billet dans la main... Je lui demande un rendez-vous ici, pour neuf heures. A présent qu'elle m'aime, je suis sûr qu'elle y viendra. Jusqu'à ce moment-là, je vais courir à ma petite chambre de l'Orangerie, dont j'ai encore la clé; je vas mettre des fleurs partout, des rideaux blancs à la fenêtre; enfin, je ferai de ma chambre un vrai reposoir, comme si un des anges du bon Dieu devait me rendre visite... car, voyez-vous, ma Louise, c'est un ange pour moi.

LE MARQUIS.

Et quand ton ange sera dans ta chambre, qu'en feras-tu, mauvais sujet?

ÉTIENNE.

Ce que j'en ferai?.. Est-ce que ça se demande?

LE MARQUIS.

C'est juste, ça se devine.

ÉTIENNE.

Je fermerai la porte sur elle à double tour.

LE MARQUIS.

Et?..

ÉTIENNE.

Et... et... je me promènerai toute la nuit dehors.

LE MARQUIS.

Hein?

ÉTIENNE.

Il n'y a pas d'autres moyens d'éviter les tentations. Je passerai la nuit à veiller sur elle; et il y aura encore du bonheur.

LE MARQUIS.

Je ne m'attendais pas à celui-là.

ÉTIENNE.

Demain matin, j'écrirai à mademoiselle Barbier que Louise est, depuis la veille, chez moi... On criera beaucoup; mais, comme vous me l'avez dit, monsieur le Marquis, on finira par me la donner, et je la conduirai à l'autel avec le bouquet de fleurs d'oranger, qu'elle pourra porter fièrement, quoiqu'elle ait passé la nuit dans l'Orangerie.

LE MARQUIS.

A la bonne heure! mes projets, à moi, ne sont pas d'un genre aussi pastoral.

ÉTIENNE.

Pauvre petite Présidente, va!

LE MARQUIS.

Il n'y a pas un moment à perdre. Quels sont

ces trois gaillards qui viennent de ce côté... C'est mon coureur... Belle-Étoile !..

ÉTIENNE.

Et Jolivet! Ce sont mes trois rivaux; ils viennent de dîner chez ma cousine... Je ne pensais pas à ceux-là... ils ne vont pas quitter Louise, et ils feront tout manquer.

LE MARQUIS.

N'est-ce que cela? je vais t'en débarrasser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUILLAUME, BELLE-ÉTOILE, JOLIVET.

GUILLAUME et JOLIVET.

Monsieur le Marquis!

BELLE-ÉTOILE.

Mon capitaine!

LE MARQUIS, à Guillaume.

D'où venez-vous donc, maître fat!

GUILLAUME.

D'un dîner de fiançailles... C'est la suite de l'affaire de ce matin; il n'y a rien encore de décidé... c'est remis à demain.

LE MARQUIS.

Alors, mons Dératé, tu es à mon service toute la nuit?

GUILLAUME.

Très certainement, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tu vas aller à mon hôtel de Versailles, tu diras à mon cuisinier de préparer un souper délicieux, et tu remettras ce billet à mon valet de chambre.

GUILLAUME.

Oui, monsieur le Marquis. (Bas, à l'exempt.) Il y a une expédition contre quelque femme, ce soir, c'est sûr. (Il sort.)

ÉTIENNE.

Et d'un!

LE MARQUIS.

Belle-Etoile, tu vas porter ce billet au poste du château tout de suite. Tu entends?

BELLE-ÉTOILE.

Oui, mon capitaine.

LE MARQUIS.

Tu le remettras toi-même au commandant du poste.

BELLE-ÉTOILE.

Oui, mon capitaine. Adieu, cousin. (Il sort.)

ÉTIENNE, bas.

Et de deux! Où l'envoyez-vous?

LE MARQUIS.

Le billet qu'il porte est une prière adressée au commandant du poste, de retenir Belle-Etoile toute la nuit. Te voilà tranquille de ce côté... tes rivaux ne te gênent plus.

ÉTIENNE, montrant Jolivet.

Mais celui-là?..

LE MARQUIS.

C'est encore un concurrent?

ÉTIENNE.

Sans doute : c'est le plus laid, mais c'est le plus malin... C'est un exempt du Châtelet.

LE MARQUIS.

Un exempt?.. justement j'ai besoin... (A Jolivet.) Vous êtes aussi parent de mademoiselle Barbier?

JOLIVET.

Oui, monsieur, et le cousin de ce pauvre Etienne que voilà, et qui paraît bien triste!

ÉTIENNE.

On le serait à moins!.. Je n'ai pas, comme vous autres, l'espoir d'être choisi par notre cousine Louise... (A part.) Je dissimule comme une anguille... de roche.

LE MARQUIS.

Il faut prendre ton parti, mon garçon; tu n'as plus qu'à féliciter monsieur, qui sera très certainement le préféré. Les femmes aiment, dans leur mari, une belle position... Déjà exempt du Châtelet, monsieur pourrait être appelé au service de messieurs les maréchaux; es fonctions, là, sont toutes d'honneur!.. Il ne s'agit que de l'exécution de l'édit sur le duel.

JOLIVET.

C'est un poste que j'envie depuis bien longtemps... mais il faudrait de si grandes protections.

LE MARQUIS.

Je puis vous être utile, et je le ferai pour mademoiselle Barbier, à laquelle je veux du bien.

JOLIVET.

Ah! monsieur le Marquis, que de reconnaissance j'aurais pour un si grand service.

LE MARQUIS.

Mon cher monsieur, j'ai beaucoup obligé dans ma vie; et j'ai remarqué une chose, c'est que la reconnaissance qui précède le service rendu est la plus sûre... Je me suis habitué à peu compter sur celle qui vient après.

JOLIVET.

Monsieur le Marquis, que faut-il faire?

LE MARQUIS.

Je veux avoir ce soir, cette nuit, un moment d'entretien avec une jolie dame, mais il y a autour d'elle un homme qui me gêne.

JOLIVET.

Je vois d'ici qu'il faudrait...

LE MARQUIS.

M'enlever ce personnage pour toute la nuit.

JOLIVET.

Mais ceci est fort grave... Est-ce un homme?

LE MARQUIS.

Non, c'est un procureur... D'ailleurs, voici une lettre de cachet en blanc, vous n'aurez qu'à remplir le nom, et vous serez en règle.

JOLIVET.

Comment est-il fait?

LE MARQUIS.

Gros, laid, poussif, vêtu de noir, et répondant au nom de Durocheau. C'est un homme à trouver les yeux fermés.

JOLIVET.

Mais je puis me compromettre...

LE MARQUIS.

M. l'Exempt, je mets en actions mes préceptes... j'ai aussi de la reconnaissance avant... Voici vingt-cinq louis.

JOLIVET.

Je réponds de votre homme.

(Il va s'asseoir et se dispose à remplir la lettre de cachet.)

LE MARQUIS, à Étienne.
Eh bien! qu'as-tu à craindre maintenant?

ÉTIENNE.
Ah! M. le Marquis, comme vous entendez bien cela... je vais courir là-bas, glisser mon billet à Louise, puis parer ma chambre.

LE MARQUIS.
Moi, je vais trouver mon domestique qui m'attend sans doute. Il ne faut pas qu'il quitte des yeux la Présidente; il devra profiter du premier instant favorable; une fois Mme Duportail chez moi, le succès est certain.

AIR : Quadrille du postillon de Mme Ablou.

Ma belle, en femme habile,
Me va céder sans bruit;
Toi, comme un imbécille...

ÉTIENNE.
J' vais m' prom'ner tout' la nuit.
En fait d'enlèvement,
Chacun a sa coutume;
Vous aurez d' l'agrément,
J'aurai p' l'être un gros rhume!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.
Ma belle en femme habile, etc.

ÉTIENNE, à Jolivet.
Adieu, mon bon cousin... Et de trois!

SCÈNE IX.

JOLIVET, puis DUROCHEAU.

JOLIVET, seul.
Il s'agissait de remplir les blancs de cette petite lettre de cachet... Nous nous nommons Durocheau, nous sommes procureur, très bien... maintenant, il s'agit de le trouver.

DUROCHEAU.
Impossible de mettre la main sur un exempt.

JOLIVET.
Hein? qui m'appelle?

DUROCHEAU.
Je ne vous ai pas appelé.

JOLIVET.
Tiens; mais ce Monsieur ressemble presque...

DUROCHEAU.
Je cherche un exempt, je donnerais dix louis pour avoir un exempt.

JOLIVET.
S'il cherche un exempt, ce n'est pas lui... (Haut.) Vous avez dit, je crois, dix louis?

DUROCHEAU.
Oui, Monsieur.

JOLIVET.
Pour ce prix, je suis tout à votre service.

DUROCHEAU.
Vous êtes?

JOLIVET.
Exempt au Châtelet.

DUROCHEAU.
Ma nièce est sauvée et Chrysostôme aussi.

JOLIVET.
De quoi s'agit-il?

DUROCHEAU.
D'appréhender au corps un mauvais sujet qui sera beaucoup mieux au Châtelet, pour son repos et pour le mien.

JOLIVET.
Quel est ce particulier?

DUROCHEAU, à part.
Ne le nommons pas; son titre l'effraierait. (Haut.) Suivez-moi, je vous l'indiquerai et vous lui sauterez au collet, j'ai contre lui un mandat d'arrêt en poche; je suis parfaitement en règle.

JOLIVET.
Très bien, Monsieur; seulement, je vous préviens que j'ai une autre arrestation à mener de front avec celle-ci... Votre homme est dans le parc... celui que je cherche y est aussi... j'arrêterai votre particulier, et vous m'aiderez peut-être à trouver le mien.

DUROCHEAU.
Vous n'aurez pas de scrupules... même s'il s'agissait d'une personne distinguée?

AIR du Piége.

Pourtant s'il portait un grand nom?

JOLIVET.
Le nom ne fait rien à l'affaire.

DUROCHEAU.
Vous le conduirez en prison?

JOLIVET.
Monsieur, j'arrêterais mon père;
C'est vrai, j'adore mon état.
Pour arrêter, mon ardeur est extrême;
Si contre moi l'on avait un mandat,
Je voudrais m'empoigner moi-même.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, LOUISE.

DUROCHEAU, allant à la Présidente.
Ma nièce, tout va bien; vous m'attendrez chez Mlle Barbier, c'est là que j'irai vous prendre... Au revoir.

LA PRÉSIDENTE.
Mais qu'avez-vous donc, je ne vous ai jamais vu si joyeux!

DUROCHEAU.
Ma chère amie, il me semble que je ne pèse pas dix livres... Hâtons-nous. Ah! M. le Marquis, mon ami, nous verrons qui rira, tout à l'heure, de Versailles ou de Dijon.

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE, LOUISE.

LOUISE, à part.
Oser m'écrire!.. lui!.. Étienne!..

LA PRÉSIDENTE.
Je ne sais ce que complote mon oncle, mais sa joie m'inquiète pour le Marquis. Voyons, ma petite Louise, maintenant que nous sommes seules, apprenez-moi vite pourquoi, sans en prévenir votre tante, vous m'avez amenée ici. Quand vous m'avez priée de vous accompagner, vous étiez si agitée, si pâle, que vous m'avez fait peur; et je vous ai suivie sans vous adresser une question. Mais à présent vous allez me dire...

LOUISE.
Tout, Mme la Présidente. Et, d'abord, pardonnez-moi la liberté que j'ai prise tout à l'heure,

mais j'avais la tête perdue, je ne savais ce que je faisais.

LA PRÉSIDENTE.

Encore une fois, apprenez-moi donc ce qui vous a mise en cet état?

LOUISE.

Oh! mon Dieu, Madame, c'est ce chiffon de papier.

LA PRÉSIDENTE.

Un billet!..

LOUISE.

Il y a quelques instans, vous causiez avec ma tante; tout-à-coup, on me tire par ma manche, je me retourne presqu'effrayée, c'était Étienne. D'une main, il me fait signe de me taire, de l'autre, il me glisse un billet et s'éloigne.

Mme DUPORTAIL.

Et qu'avez-vous fait?

LOUISE.

J'ai gardé le billet... mais je ne l'ai pas lu... le voilà.

LA PRÉSIDENTE.

Ma chère enfant, sans doute, il serait prudent et sage d'anéantir ce billet et de n'y plus songer; mais Étienne, m'avez-vous dit, est un bon et honnête garçon; s'il vous aime, il doit vous respecter... Vous pouvez lire cette lettre.

LOUISE.

Oh! que vous êtes bonne!.. Ciel!.. Étienne me demande un rendez-vous, ici, à neuf heures.

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'irez pas à ce rendez-vous, Louise.

LOUISE.

Non, certainement... j'en veux même beaucoup à Étienne, d'avoir pu croire un moment.

LA PRÉSIDENTE.

Son excuse est dans son amour... Il ne faut pas venir à ce rendez-vous, mais il ne faut pas lui en vouloir.

LOUISE, qui continuée de lire.

Pauvre garçon! sa vie dépend de cette entrevue... Oh! je le connais... s'il ne me trouve pas, il croira que je suis décidée à épouser un de mes cousins, et il est capable de se tuer!.. oui, Madame, il se tuera... Oh! arrangez cela, Mme la Présidente, plutôt que d'avoir la mort d'Étienne à me reprocher, je crois que... Est-ce qu'il y aurait bien du mal à venir?

LA PRÉSIDENTE.

Il y aurait quelque danger peut-être... mais mon amitié pour vous vient de m'inspirer un projet qui va tout concilier... Vous ne manquerez pas à votre devoir, et votre Étienne ne se tuera pas, car il trouvera quelqu'un ici.

LOUISE.

Qui donc?

LA PRÉSIDENTE.

Moi!

LOUISE.

Vous! je ne comprends pas...

LA PRÉSIDENTE.

Vous ne comprenez pas que pour Étienne cela puisse être la même chose... Écoutez-moi jusqu'au bout... Le hasard m'a fait prendre un costume, en tout, semblable au vôtre... avec l'aide de la nuit, votre Étienne s'y trompera... il s'approchera de moi... alors, je me ferai connaître... Je lui dirai tout ce que vous lui eussiez dit vous-même.

LOUISE.

Vous croyez que ça lui fera autant de plaisir?

LA PRÉSIDENTE.

Non, sans doute; mais il sera moins malheureux, quand je lui aurai promis, en votre nom, que vous ne serez jamais qu'à lui. Je m'engagerai personnellement à lui trouver un emploi, dussé-je, pour cela, écrire au marquis de Lafresnaye... Enfin, mon enfant, les amoureux sont ainsi faits... un rien les désespère, un rien les console... Je vous certifie qu'en me quittant, Étienne n'aura qu'un désir, celui de vivre pour vous, et le plus long-temps possible. Consentez-vous à me céder votre place?

LOUISE.

Oui, Madame, vous êtes ma providence. (Neuf heures sonnent.) Neuf heures! Étienne va venir!.. Que ferai-je pendant que vous lui parlerez?

LA PRÉSIDENTE.

Comme notre entretien ne sera pas long, vous irez tout doucement rejoindre votre tante, au feu d'artifice... c'est au bout de cette avenue... un jour de grande fête, il y a toujours du monde dans le parc... vous n'aurez pas peur...

LOUISE.

Oh non! Madame... Mais si je rencontrais Étienne, il me reconnaîtrait à ma mantille; c'est lui qui me l'a donnée l'année dernière.

LA PRÉSIDENTE.

C'est juste, prenez la mienne...

(Elles échangent leurs mantilles.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TROIS DOMESTIQUES, entrant.

PREMIER DOMESTIQUE, aux autres, à voix basse.

Je vous dis que c'est de ce côté que M. le Marquis les a vues passer. Tenez, les voilà.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, de même.

Faut-il les enlever toutes les deux?

PREMIER DOMESTIQUE, de même.

Non, la Présidente seulement. Mais du diable si je sais comment nous la reconnaîtrons.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Chut! attention! voilà un homme qui vient là-bas. (Les domestique se cachent.)

LOUISE.

Je ne me trompais pas... le voilà! c'est lui!

LA PRÉSIDENTE.

Partez!

LOUISE.

Oui, je m'en vais... Vous lui direz bien que je l'aime...

LA PRÉSIDENTE.

Oui!

LOUISE, revenant.

Que je n'aime que lui...

LA PRÉSIDENTE.

Oui... mais allez donc! (Louise sort.)

SCÈNE XIII.

LES VALETS, LA PRÉSIDENTE, puis ÉTIENNE.

LA PRÉSIDENTE, seule.

Est-ce bien par amitié pour Louise que je fais tout cela? Oh! mon oncle avait raison... je suis restée trop long-temps à Paris.

ÉTIENNE.

Elle est venue... Oh! c'est drôle! la joie me prend toujours sur les jambes... je ne peux plus me tenir.

LE VALET, à part, et toujours à voix basse.

C'est Étienne, nous allons savoir... (Il lui frappe sur l'épaule.) C'est moi, imbécille! tu sais pourquoi je suis dans le parc... Deux femmes étaient ici tout à l'heure... l'une d'elles vient de sortir; celle qui reste est-elle la Présidente?

ÉTIENNE.

Du tout, du tout... Diable, ne nous trompons pas... celle-là, c'est Louise....

LE VALET.

En es-tu bien sûr?

ÉTIENNE.

Pardine! je la reconnais aux battemens de mon cœur et à sa mantille noire; celle de la Présidente est jaune.

LE VALET.

Mantille jaune... c'est bien cela... c'était l'autre... elle ne peut être loin. Courons! (Ils sortent.)

ÉTIENNE.

C'est ça, courez... moi je fais mon affaire moi-même. Pauvre Présidente... je ne voudrais pas savoir Louise à sa place, Louise! me voilà tout seul avec elle, et il fait nuit. Allons, Étienne, allons, mon petit, faut être un peu criminel pour être heureux. Louise! Louise! C'est moi!

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre garçon! comme sa voix tremble!

ÉTIENNE.

C'est bien vous, n'est-ce pas? Oui, je vous reconnais à votre jolie petite main. Je viens d'avoir une peur!.. Est-ce que les gens de M. le Marquis n'allaient pas vous prendre pour Mme la Présidente.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Que dit-il?

ÉTIENNE.

Sans moi, ils vous auraient enlevée peut-être.

LA PRÉSIDENTE, se levant.

Enlevée!

ÉTIENNE.

On leur a promis vingt-cinq louis pour c't'opération-là; ils sont capables d'emporter votre tante, plutôt que de revenir les mains vides

LA PRÉSIDENTE, à part.

Ai-je bien entendu... lui!.. le marquis de Lafresnaye, il aurait osé...

ÉTIENNE.

Vous trouvez ça mal, n'est-ce pas? Mais c'est que vous ne savez pas que M. le Marquis aime la Présidente comme je vous aime; je ne peux pas trop le blâmer, car, pendant qu'il enlève Mme Duportail, moi, je viens vous enlever, ma cousine. Oh! mais, n'ayez pas peur... ce ne sera qu'avec votre permission... bras dessus bras dessous... je serais incapable de vous emmener malgré vous... si vous voulez en avoir la preuve... Tenez, prenez ma main...

ÉTIENNE.

Air d'Yelva.

Ah! bien plus fort que vous je tremble.

LA PRÉSIDENTE.

Ce garçon n'est pas dangereux.

ÉTIENNE.

Je suis si trouble qu'il me semble
Que je commets un crime affreux.

LA PRÉSIDENTE.

Ce qui se passe est-il un rêve?

ÉTIENNE.

Tenez, je vous en fais l'aveu:
Si vous voulez que j'vous enlève
Il faudra qu'vous m'aidiez un peu.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Je ne sais plus où j'en suis. Cette méprise qui me sauve, compromet Louise peut-être.

ÉTIENNE.

Vous êtes fâchée; Louise, vous ne me dites rien...

LA PRÉSIDENTE, à part.

Il faut tout apprendre à ce garçon!

ÉTIENNE.

Voilà du monde... c'est le Marquis!

LA PRÉSIDENTE, à part.

Le Marquis! Oh! s'il me trouve ici, je suis perdue!

ÉTIENNE.

J'attends un mot, Louise... Oui ou non... oui... et nous serons peut-être mariés dans vingt-quatre heures... non... et je serai noyé dans cinq minutes!

LA PRÉSIDENTE, à part.

Que faire?.. Le voilà!

ÉTIENNE.

Eh bien?

LA PRÉSIDENTE, à mi-voix.

Oui!

ÉTIENNE

Oui! elle a dit oui! Ah! voilà que ça me tombe encore dans les jambes... je ne peux plus me tenir debout.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ne me trompe pas, c'est Étienne!

ÉTIENNE, à la Présidente.

Attendez un petit peu... je suis à vous... Oui, M. le Marquis, c'est moi! Et ben content, ben heureux!

LE MARQUIS.

On se laisse enlever!.. j'en étais sûr. Que fais-tu là? tu devrais être loin d'ici déjà!

ÉTIENNE.

Sans doute; mais je ne peux pas marcher.

ENSEMBLE.

ÉTIENNE, à la Présidente.

Air d'Olivier Basselin.

Soutenez-moi, je tombe en défaillance
Poussez-moi donc ou je vais rester là;

Mamzelle, si je vous ai fait violence
Faudra pas m'en vouloir pour ça.

LA PRÉSIDENTE.

Je le soutiens, il tombe en défaillance;
Entraînons-le, car je tremble déjà.
Oui, du Marquis, l'impertinence
Est plus à craindre que cela.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Étienne a bien peu de vaillance;
La jeune fille entend beaucoup mieux ça,
Elle s'y prend avec assez d'aisance
C'est elle qui l'enlèvera
(A Étienne.)
Heureux coquin doucement on l'attire

ÉTIENNE.

Monsieur, je me sens faibleau point de trébucher.

LE MARQUIS.

Cours au bonheur que promet sou sourire.

ÉTIENNE.

Pour courir au bonheur, il faudrait pouvoir marcher!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, seul.

Les affaires d'Étienne marchent plus vite que les miennes; je n'ai de nouvelles ni de mon valet de chambre ni de Jolivet... si ce dernier s'était laissé gagner par ce vieux Durocheau. Pardieu! je calomniais ce digne exempt... le voilà avec son procureur sous le bras... Allons, ce Jolivet est un habile homme.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, JOLIVET, DUROCHEAU.

DUROCHEAU.

Patience! vous le trouverez.

JOLIVET.

J'ai l'honneur de vous faire observer que j'ai une autre arrestation à faire.

DUROCHEAU.

Je ne vous lâche pas. (A part.) Le Marquis! c'est le ciel qui me l'envoie!...

LE MARQUIS.

Eh! c'est ce cher Durocheau.

DUROCHEAU.

Votre très humble, M. le Marquis.

JOLIVET.

Tiens, mes deux cliens se connaissent.

LE MARQUIS.

Je vous faisais chercher.

DUROCHEAU.

Et moi, je vous cherchais!

JOLIVET, bas au Marquis.

M. le Marquis ne m'en voudra pas si je n'ai pas encore...

LE MARQUIS, bas à Jolivet.

Je suis enchanté, mon garçon, je double la récompense promise.

JOLIVET.

Ah! M. le Marquis, je veux, au moins, la mériter. (A Durocheau.) Mon cher monsieur, je suis désolé, mais je me trouve dans l'obligation de vous rendre...

DUROCHEAU, bas.

Mes dix louis? Gardez-les, au contraire, et prenez ces dix autres que j'y ajoute.

JOLIVET, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire? ils me paient tous deux pour n'avoir rien fait encore.

LE MARQUIS.

Mon cher monsieur Durocheau, je vous présente monsieur...

DUROCHEAU.

C'est une politesse que j'allais vous faire.

JOLIVET.

Messieurs, je...

LE MARQUIS.

Monsieur est exempt.

DUROCHEAU.

Au Châtelet de Paris.

JOLIVET.

Oui, messieurs, et pour vous servir.

LE MARQUIS.

Je l'espère bien.

DUROCHEAU.

J'y compte.

LE MARQUIS, à Jolivet.

Vous avez un coup-d'œil excellent, c'était bien lui.

JOLIVET.

Qui, lui?..

LE MARQUIS, bas.

Mon procureur.

JOLIVET.

Hein?

DUROCHEAU, à Jolivet.

Nous n'irons pas plus loin.

JOLIVET.

Plaît-il?

DUROCHEAU, bas.

Voilà mon homme!

JOLIVET, de même.

Ah bah!

LE MARQUIS, de même.

Emmenez-le, et ne le lâchez que demain soir.

DUROCHEAU, de même.

Arrêtez-le, et conduisez-le au Châtelet.

LE MARQUIS, de même.

Allons, allons, faites vite.

DUROCHEAU, de même.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

JOLIVET, à part.

Ma foi, il n'y a que ce moyen de les contenter. (Haut.) Messieurs, j'ai l'honneur de vous arrêter tous les deux.

LE MARQUIS.

Comment?

DUROCHEAU.

Qu'est-ce qu'il dit?

JOLIVET.

Je vous arrête, vous, monsieur le Marquis, pour le compte de monsieur; vous, monsieur Durocheau, pour le compte de monsieur le Marquis.

DUROCHEAU.

M'arrêter! et par quel ordre?

JOLIVET.

Par l'ordre du Roi... en vertu de cette lettre de cachet, où se trouvent consignés vos noms patronimiques, signalement, profession, etc., etc.

DUROCHEAU.

Une lettre de cachet? Mais c'est une erreur!

JOLIVET.

Vous nommez-vous Durocheau?..

DUROCHEAU.

Oui, monsieur.

JOLIVET.

Êtes-vous procureur?

DUROCHEAU.

Oui, monsieur.

JOLIVET.

Alors, c'est bien cela... Il faut me suivre.

DUROCHEAU.

A la bonne heure! j'éclaircirai l'affaire; mais, en attendant, arrêtez monsieur.

JOLIVET.

Bien volontiers: Monsieur le Marquis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire... je vous arrête.

LE MARQUIS.

En vertu de quoi, s'il vous plaît?

DUROCHEAU.

En vertu d'un mandat portant contrainte par corps, pour une bagatelle de cinquante mille livres. Ah! ah! nous allons rire.

LE MARQUIS.

Je vous demande pardon, monsieur; mais ce sera pour une autre fois. Vous savez, monsieur l'Exempt, qu'on n'arrête pas après le soleil couché, et le dimanche.

JOLIVET.

C'est vrai, monsieur Durocheau... il faut remettre cela à demain... Quant à ce qui vous regarde, ça va tout seul, et je sois à vos ordres... Marchons!

DUROCHEAU.

Du tout, je résiste!.. C'est une infamie, une horreur! c'est un guet-apens!

ENSEMBLE.

Air de M. Roger.

DUROCHEAU.

Monsieur, l'ordre est frauduleux;
C'est honteux,
C'est affreux!
Je ne veux pas, sans raison,
Aller en prison.

LE MARQUIS et JOLIVET.

Sans doute, c'est rigoureux,
Malheureux,
Et fâcheux.
Monsieur, vous avez raison;
Mais, vite, en prison!

LE MARQUIS.

Vous vous tourmentez pour rien.
A la Bastille on est bien;
Si l'or ne vous manque pas,
Vous ferez quatre repas.

DUROCHEAU.

Au secours! à la garde!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BELLE-ÉTOILE, à la tête de soldats.

BELLE-ÉTOILE.

D'où vient ce bruit? que se passe-t-il ici?

DUROCHEAU.

C'est monsieur qui veut violer ma liberté individuelle.

BELLE-ÉTOILE.

Pourquoi donc ça, Jolivet?

JOLIVET.

C'est en vertu d'une lettre de cachet bien en règle.

BELLE-ÉTOILE.

J'ai infiniment de respect pour les lettres de cachet, et je prête main-forte à la justice.

DUROCHEAU.

Elle est belle, votre justice!.. C'est une horreur, je le répète... c'est une infamie!.. Je demande à être conduit chez le Gouverneur.

BELLE-ÉTOILE.

On ne peut pas lui refuser ça, puisqu'il est pris dans le parc... En route!

GUILLAUME, accourant, et bas au Marquis.

Monsieur le Marquis, venez vite; la présidente est à votre hôtel.

LE MARQUIS.

C'est bien, je te suis.

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

(On emmène Durocheau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'orangerie de Versailles. A gauche, la chambre d'Étienne. Au fond, des caisses d'oranger.

SCÈNE I.

ÉTIENNE.

Merci, Sergent, bien obligé! me voilà en règle!.. Quelle bonne idée j'ai eue là! Je ne donnerais pas ce chiffon de papier pour cent écus; sans compter que j'ai eu bien plus chaud au corps-de-garde que dans le parc, où je voulais passer la nuit.

SCÈNE II.

ÉTIENNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Impossible de rentrer dans l'hôtel! Oh! Durocheau maudit!

ÉTIENNE.

Tiens! c'est M. le Marquis!

LE MARQUIS.

Étienne !.. Pardieu, voilà mon asile tout trouvé !.. Mon cher ami, pour quelques heures, il faut que tu m'abandonnes ta chambre.

ÉTIENNE.

Ma chambre ?

LE MARQUIS.

On ne viendra pas me chercher là, et, d'ici à ce soir, on m'aura débarrassé du Procureur. Eh bien ! ne m'as-tu pas entendu ?

ÉTIENNE.

Faites excuse ; mais...

LE MARQUIS.

Quoi ?

ÉTIENNE.

Ça ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Comment, drôle !..

ÉTIENNE.

Ne vous fâchez pas, monsieur ; mais, en conscience, vous n'êtes pas d'un acabit à jouer à cache-cache avec Louise.

LE MARQUIS.

Louise ?..

ÉTIENNE.

Elle est là !

LE MARQUIS.

Chez toi ?

ÉTIENNE.

Depuis hier.

LE MARQUIS.

C'est juste, je l'avais oublié.

ÉTIENNE.

Nous avons fait partie carrée ; car la Présidente est chez vous comme Louise est chez moi.

LE MARQUIS, à part et avec dépit.

Oui !.. et aussi depuis hier.

ÉTIENNE.

Vous avez dû être fièrement entreprenant ?

LE MARQUIS.

Moi ?..

ÉTIENNE.

Oh ! je vous connais ! d'ailleurs, vous aviez des projets atroces ! Après tout, je conçois ça... Bah !

LE MARQUIS.

Ah !..

ÉTIENNE.

Oui... on ne peut pas être seul avec une petite femme rose, blanche, fraîche, dodelette, et rester comme un saint dans sa niche... Dans ces momens-là, il vous passe du vif-argent dans les veines, et alors...

LE MARQUIS.

Et alors ?..

ÉTIENNE.

Dame ! alors, on fait une Marquise d'une Présidente.

LE MARQUIS.

Ce qui veut dire que tu as fait une jardinière de ta petite Louise. (A part.) S'il savait que... comme il se moquerait de moi ! J'entends du bruit.

ÉTIENNE.

Ce sont mes trois cousins.

LE MARQUIS.

Pas de Procureur ?

ÉTIENNE.

Pas l'ombre.

LE MARQUIS.

Je reste alors...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES TROIS COUSINS.

ÉTIENNE.

Ah ! mes chers cousins, vous avez reçu ma petite invitation ?

LES COUSINS.

Et nous sommes exacts !..

ÉTIENNE.

Trop exacts, même ; car il nous manque une personne, sans laquelle nous ne pouvons pas commencer.

LE MARQUIS.

Jolivet, deux mots... Comment se fait-il que Durocheau vous ait échappé ?

JOLIVET.

Je l'avais conduit chez M. le Gouverneur. La lettre de cachet a paru mal en règle, et ordre m'a été donné de lâcher mon prisonnier. Je ne sais ce qu'il est devenu.

LE MARQUIS, à part.

Je le sais, moi !

GUILLAUME, à Étienne.

Qui attends-tu donc ?

ÉTIENNE.

Mlle Barbier.

BELLE-ÉTOILE.

La voici.

ÉTIENNE.

Bon, nous allons rire !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mlle BARBIER.

Mlle BARBIER.

Ah ! le voilà ! Mauvais sujet ! garnement ! scélérat !

ÉTIENNE.

Ma chère cousine, j'ai bien l'honneur d'être...

Mlle BARBIER.

Dis-moi tout de suite ce que tu as fait de madame la Présidente et de Louise ?

LES COUSINS.

De Louise ?

Mlle BARBIER.

Oui, mes amis, Louise n'est pas rentrée de la nuit... Louise a été enlevée !

LES COUSINS.

Enlevée !

Mlle BARBIER.

Et par qui ? je vous le donne en cent à deviner... Par Étienne !

LES COUSINS.

Étienne !..

JOLIVET.

Mais ce n'est pas possible !

Mlle BARBIER.

Lisez plutôt cette lettre que j'ai reçue, ce ma

tin, au moment où j'allais courir tout Versailles pour chercher ma nièce.

JOLIVET, lisant.

« Ma chère cousine, ne vous inquiétez pas de Louise; elle est chez moi depuis hier dix heures un quart. »

LES COUSINS.

Depuis hier!..

ÉTIENNE.

Dix heures un quart!

JOLIVET.

« Je l'ai enlevée; et, à présent que je la tiens, je vous la demande. J'ai l'honneur d'être votre très obéissant serviteur et cousin, Étienne. » Je tombe des tours de Notre-Dame!

BELLE-ÉTOILE.

Oh! mais ça ne se passera pas comme ça. C'est toi qui as écrit cette lettre, mon drôle?

ÉTIENNE.

Moi-même! on reconnaît ma bâtarde!

JOLIVET.

Comment, tu ne t'en défends pas?

ÉTIENNE.

Je m'en vante, au contraire.

Mlle BARBIER.

Tu ne sais donc pas que je puis me plaindre au Lieutenant de police?

JOLIVET.

Que je peux te faire arrêter, t'arrêter moi-même?

GUILLAUME.

Que je peux te rouer de coups?

BELLE-ÉTOILE.

Que je peux te passer mon épée au travers du corps?

ÉTIENNE.

Je sais que tout ce que vous dites ne fera pas que Louise ait passé la nuit ailleurs que chez moi... je sais qu'à présent je suis plus fort, à moi tout seul, que vous tous ensemble. Vous me menacez du Lieutenant de police... Mais, quand je lui dirai que Louise et moi nous nous aimons, que j'offre de l'épouser, et de l'épouser sans dot, si on veut; M. le Lieutenant nous enverra tout de suite à M. le Curé. Quant à toi, qui veux me battre, regarde un peu ça... Tous les muscles que tu as dans les jambes, moi, je les ai dans les bras. Toi, Belle-Étoile, tu veux me passer ton épée au travers du corps?.. Mais M. le Marquis, ton Capitaine, te ferait fusiller, si tu te passais cette fantaisie-là... Ah! ah! mes petits cousins, vous vous êtes moqués de moi hier, je me gausse de vous cé matin. Nous sommes quittes, et je ne vous en veux plus.

JOLIVET.

Un moment, il faut que nous interrogions Louise; s'il y a eu violence, il y a en rapt; et dans ce cas, mon beau jardinier, je me charge de t'envoyer ramer sur les galères de Sa Majesté.

ÉTIENNE.

Tu es rageur, mon petit Jolivet, et comme ça pourrait te faire mal, je vais te calmer tout de suite. Tu veux voir Louise... je vais la chercher.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE.

Air nouveau, de M. Adolphe.

CHŒUR.

LES COUSINS.

Voilà donc la surprise
Qu'il ménageait ici,
Et quoi vraiment Louise,
Louise était chez lui.

ÉTIENNE, sortant de chez lui avec la présidente qu'il reconnaît.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Mais c'est la Présidente.

ÉTIENNE.

Quoi, c'est la Présidente,
Non, je n'y vois pas bien.

TOUS.

L'aventure est plaisante,
Je n'y comprends plus rien.

ENSEMBLE.

Oui, c'est la Présidente,
Parbleu je le vois bien;
L'aventure est plaisante,
Je n'y comprends plus rien.

LE MARQUIS.

La Présidente chez Étienne.

LA PRÉSIDENTE.

Enfin, me voilà libre.

ÉTIENNE.

Comment vous trouvez-vous là? qui vous a ouvert la porte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous!

ÉTIENNE.

Moi, allons donc! la personne que j'ai amenée hier.

LA PRÉSIDENTE.

C'était moi.

ÉTIENNE.

Que j'ai enlevée, et qui s'est laissée faire.

LA PRÉSIDENTE.

C'était moi... Je n'avais pas d'autre moyen d'éviter le danger qui me menaçait.

ÉTIENNE.

Il faisait nuit, c'est vrai; mais j'ai bien reconnu Louise à sa mantille.

LA PRÉSIDENTE.

Je la lui avais prise, et en échange je lui ai donné la mienne.

ÉTIENNE.

Une jaune jonquille.

LA PRÉSIDENTE.

C'est cela.

ÉTIENNE.

Malheureux!

LE MARQUIS, à part.

Je commence à comprendre.

ÉTIENNE.

Je n'ai plus qu'à m'aller suicider.

TOUS.

Pourquoi?

ÉTIENNE.

Louise.

TOUS.

Eh bien.

ÉTIENNE.

Dans ce moment, elle est à l'hôtel de M. le Marquis; et elle est...

TOUS.

Elle est...

ÉTIENNE.

Marquise!

TOUS.

Marquise!

ENSEMBLE.

Oui, vraiment il est fou,
Il va, sans plus attendre,
Se noyer ou se pendre,
Ou se rompre le cou!

(Ils sortent en courant après Étienne.)

SCÈNE VI.

LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, retenant la Présidente.

De grace, Madame... Je comprends que je mérite vos reproches; mais ne croyez pas, cependant, que ma conduite ne puisse être justifiée; et, d'abord, Louise, amenée chez moi par une erreur que je ne puis comprendre, Louise sera tout à l'heure réhabilitée aux yeux de tous, car, aux yeux de tous, je prouverai que je ne suis pas rentré chez moi depuis hier.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE MARQUIS.

Et j'invoquerai un témoignage qu'on ne récusera pas, le témoignage de votre oncle.

LA PRÉSIDENTE.

Mon oncle?

LE MARQUIS.

Hier soir, j'allais entrer dans mon hôtel où je croyais vous trouver, Madame; tout-à-coup, un homme s'élance sur moi; c'était votre oncle; quatre gaillards s'apprêtaient à lui prêter main-forte; le combat n'était pas égal, il fallut céder la place; ils me poursuivirent long-temps; enfin, je leur échappai. Vingt fois dans la nuit, je tentai de rentrer chez moi; toujours je trouvai votre oncle planté devant ma porte et me fermant le passage.

LA PRÉSIDENTE.

Mon pauvre oncle! un pressentiment l'avait averti du danger qui me menaçait.

LE MARQUIS.

Du danger!.. mais, Madame, outrage-t-on jamais la femme que l'on aime véritablement? je ne voulais que forcer votre oncle à me donner votre main.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous comprends; mais si vous pensiez obtenir ainsi le consentement de M. Durocheau, qui pouvait vous faire croire que moi...

LE MARQUIS.

Madame, j'étais hier soir dans le bosquet de la Reine, et je vous ai entendue dire à Louise...

LA PRÉSIDENTE.

N'achevez pas, Monsieur.

Air : Le temps que je regrette.

Sans doute à votre vue
J'éprouvais du bonheur,
Mon âme était émue,
Et j'étais prise au cœur;
Le voile se déchire,
Vos torts me sont connus,
Ce qu'alors j'ai pu dire,
Je ne le pense plus.

LE MARQUIS.

Ainsi, cet amour.

LA PRÉSIDENTE.

Plus habile que mon oncle, vous avez su m'en guérir.

LE MARQUIS.

Très bien, Madame, il ne me reste plus, pour en finir, qu'à m'aller livrer à M. Durocheau.

LA PRÉSIDENTE.

A mon oncle... pourquoi? que peut-il contre vous?

LE MARQUIS.

Tout, excepté pourtant me faire payer un effet de cinquante mille livres, qu'il a racheté à un de mes créanciers.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'entends-je?

LE MARQUIS.

Il y a un mois, j'avais une ressource; mon cousin le Commandeur me voulait donner pour femme une riche héritière; je ne vous avais pas vue alors... il y a quinze jours, je vous rencontrai à Versailles, et depuis quinze jours ce mariage est rompu.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité? (A part.) Ceci me raccommode un peu avec lui; cependant, il mérite une leçon et je la lui donnerai complète.

DUROCHEAU, à la cantonnade.

Vous dites qu'elle est à l'orangerie... très bien...

LA PRÉSIDENTE.

C'est la voix de mon oncle... s'il vous voit ici, vous êtes perdu!

LE MARQUIS.

Que m'importe, à présent!..

LA PRÉSIDENTE.

Il m'importe à moi que vous n'alliez pas au Châtelet... entrez là... j'empêcherai qu'on aille vous y chercher.

LE MARQUIS, à part.

De l'inquiétude pour moi!.. allons, tout n'est pas encore désespéré... et d'ici, je peux tout entendre...

LA PRÉSIDENTE.

Mais entrez donc!

SCÈNE VII.

LA PRÉSIDENTE, DUROCHEAU.

LA PRÉSIDENTE, à part.

A présent, mon cher oncle, à nous deux: je ne veux pas avoir été enlevée pour rien. Si Étienne m'aide à me venger du Marquis, il faut qu'il me débarrasse de M. Durocheau fils.

DUROCHEAU.

La voilà!.. On ne m'avait pas trompé. Par-

dieu! madame ma nièce, j'en apprends de belles sur votre compte, j'ai rencontré M[lle] Barbier... elle m'a tout dit... Pendant que je faisais le pied de grue là-bas, on vous enlevait ici.

LA PRÉSIDENTE.

Hélas! mon oncle!

DUROCHEAU.

Comment, il aurait osé...

LA PRÉSIDENTE, à part, apercevant le Marquis qui entr'ouvre la porte du pavillon.

Il nous écoute... (Haut.) Qu'il vous suffise de savoir, mon bon oncle, qu'il ne m'est plus possible de tenir la promesse faite à votre fils; je ne veux pas lui apporter du scandale en dot, je subirai la peine de ma faute.

DUROCHEAU.

Mais, ma chère enfant, vous poussez les choses à l'extrême.

LA PRÉSIDENTE.

J'exigerai de mon ravisseur la réparation qu'il me doit, je le forcerai de m'épouser.

LE MARQUIS, dans le pavillon.

Que dit-elle?

DUROCHEAU.

Qu'est-ce que j'entends-là!..

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon oncle, pourquoi m'avez-vous quittée.

DUROCHEAU.

Où allez-vous?

LA PRÉSIDENTE.

Chez M[lle] Barbier, retrouver Louise qu'on doit avoir ramenée chez sa tante; elle est aussi malheureuse que moi! je vais lui demander, lui offrir des consolations. (A part.) Et m'entendre avec elle pour punir à la fois, et son ravisseur et le mien.

DUROCHEAU.

Ma chère nièce, permettez-moi de vous le dire:

Air de Céline.

Vous allez faire une folie
En épousant ce roturier.

LA PRÉSIDENTE, baissant les yeux.

Pour repousser la calomnie,
Il faut pourtant me marier.

DUROCHEAU.

C'est une erreur qu'il a commise,
Il n'aura pas dû s'égarer.

LA PRÉSIDENTE.

Je sais d'une façon précise,
Qu'il a des torts à réparer.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DUROCHEAU, seul.

Si je comprends un mot à tout ceci, je veux être damné! Oh! il y a là-dessous quelque ruse, quelque intrigue nouvelle dont ma nièce est complice, mais dont je ne serai pas dupe! On veut détourner mon attention du Marquis; on a imaginé cet enlèvement ridicule pour fournir à ma nièce un prétexte de me retirer sa parole; puis, si j'avais donné dans le piége, chacun aurait repris sa place: le Marquis serait revenu à la Présidente, et le jardinier serait retourné à ses tulipes. Mais, pardieu! je vais encore déranger tout cela. Et, d'abord, comme il est plus facile de faire pendre un jardinier que d'arrêter un marquis, je vais tout de suite, me débarrasser du prétendu ravisseur de ma nièce. Le voici, ce beau voleur de présidentes... je t'en donnerai, mon drôle, des dots de six-cents mille livres.

SCÈNE IX.

DUROCHEAU, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, à lui-même en entrant.

Louise était dans l'hôtel... elle y a passé la nuit... et je ne suis pas encore noyé... oh! je suis un grand lâche!

DUROCHEAU.

C'est à M. Étienne que j'ai l'honneur de parler.

ÉTIENNE.

Oui Monsieur. Qu'est-ce qu'il me veut celui-là?

DUROCHEAU.

Je vous fais mon compliment, mon cher; diantre! vous allez épouser une femme charmante.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qu'il dit?

DUROCHEAU.

Vous êtes un fin matois, mon gaillard, peste! vous enlevez une présidente pour la forcer à vous donner sa fortune et sa main... C'est fort adroit!

ÉTIENNE.

Hein?

DUROCHEAU.

M[me] la Présidente vient de m'annoncer votre prochain mariage.

ÉTIENNE.

Avec qui?

DUROCHEAU.

Avec elle!

ÉTIENNE.

Allons donc!

DUROCHEAU.

Vous savez bien que ce mariage est devenu indispensable.

ÉTIENNE.

Bah!

DUROCHEAU.

Vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour cela, mauvais sujet!

ÉTIENNE.

Tiens! est-ce qu'il croirait?..

DUROCHEAU, à part.

Le pauvre garçon tombe des nues; j'avais deviné juste, tout cela n'était qu'une ruse. (Haut.) On ne reste pas impunément toute une nuit avec une jolie femme... et vous êtes resté toute la nuit avec la Présidente...

ÉTIENNE.

C'est-à-dire que...

DUROCHEAU, à part.

Ça n'est pas vrai, j'en étais sûr... (Haut.) Et vous avez été entreprenant?.. Vous en avez, pardieu! bien l'air.

ÉTIENNE.

Vous avez bien plutôt l'air de vous moquer de moi, dites donc?

DUROCHEAU.

Par exemple! j'oserais railler le futur époux de Mme la Présidente... le futur propriétaire de trois châteaux?

ÉTIENNE.

Trois châteaux?

DUROCHEAU.

Dix métairies!..

ÉTIENNE.

Dix métairies?

DUROCHEAU.

Un homme, enfin, qui va se trouver à la tête d'une fortune de six cents mille livres.

ÉTIENNE.

Six cents mille livres?

DUROCHEAU.

Vous voyez bien que vous n'avez pas perdu votre temps cette nuit.

ÉTIENNE.

Pincez-moi donc un peu!

DUROCHEAU.

Plaît-il?

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Pincez-moi! je crois que je dors.

DUROCHEAU.

Non, mon cher ami, vous êtes parfaitement éveillé! Il est très vrai que Mme la Présidente dit tout haut qu'elle est obligée de vous épouser... Pourquoi? Vous devez le savoir... vous êtes un peu étourdi de ce qui vous arrive, je le comprends, on n'a pas encore eu le temps de vous donner le mot de l'énigme que j'ai devinée.

ÉTIENNE.

Bah?

DUROCHEAU.

Je vous le dirai.

ÉTIENNE.

Vous me ferez plaisir.

DUROCHEAU.

Vous me reverrez dans une heure et vous saurez alors tout au juste ce que peut rapporter l'enlèvement d'une présidente... A propos, si vous avez besoin d'un régisseur, d'un intendant, pour gérer votre immense fortune, je vous prie de songer à moi; comme allié, comme parent, vous me devez la préférence... Salut donc à mon futur neveu, à l'heureux époux de Mme la Présidente.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE, qui a entendu les derniers mots.

LOUISE.

Qu'est-ce que j'entends-là!

ÉTIENNE.

Louise! ah! ça ma donné un coup dans l'estomac...

LOUISE.

Étienne épouse?..

DUROCHEAU.

La Présidente! oui, ma chère... la Présidente qu'il a enlevée!

LOUISE.

Enlevée!..

DUROCHEAU.

Courons chez le lieutenant de police.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, ÉTIENNE.

LOUISE.

Oh! mais c'est impossible!

ÉTIENNE, à part, en regardant Louise.

Ça ne l'a pourtant pas changée...

LOUISE.

M. Durocheau a voulu se moquer de moi! n'est-ce pas, Etienne, vous n'avez pas enlevé Mme Duportail?

ÉTIENNE.

Tiens, pourquoi donc que je me serais gêné? Vous vous donnez des marquis, je peux bien me donner des présidentes.

LOUISE.

Qu'est-ce que vous voulez donc dire?

ÉTIENNE.

Je dis qu'au lieu d'une, je voudrais en avoir enlevé cent; je dis que je suis enchanté que ça ait tourné comme ça, attendu que je vas avoir quinze châteaux, trente métairies, des intendans, des poules, des lapins, des canards, et une perruque à mortier. J' dis que j' suis ben heureux, ben content!.. et la preuve, c'est que j'étouffe!.. que j'enrage!... que je pleure comme un imbécille!...

LOUISE.

Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites.... la Présidente ne peut pas songer à vous... d'ailleurs, elle aime M. le Marquis...

ÉTIENNE.

Avec ça qu'il est gentil! qu'il a fait de belles choses! Oh! s'il pouvait être garçon jardinier seulement un quart d'heure, crédié!

LOUISE.

Que Mme la Présidente lui en veuille, c'est tout naturel; car j'ai bien compris qu'il voulait l'enlever, et que ses gens m'avaient prise pour Mme Duportail... mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

ÉTIENNE.

Comment, qu'est-ce que cela me fait?

LOUISE.

Sans doute: ce n'est pas moi, c'est la Présidente qu'on voulait prendre.

ÉTIENNE.

Mais ce n'est pas la Présidente, c'est vous qu'on a prise.

LOUISE.

C'est vrai que j'ai eu bien peur! Mais j'ai pensé qu'aussitôt que M. le marquis m'aurait reconnue, il me ferait reconduire chez ma tante; que je ne courais aucun danger.

ÉTIENNE.

Il paraît que M. le marquis ne s'est pas empressé de vous faire reconduire?

LOUISE.

C'est qu'il n'a pas su... il n'a pas pu me reconnaître...

ÉTIENNE.

Vous étiez donc sans lumière, imprudente! sans lumière avec lui, oh!

LOUISE.

Je suis restée seule toute la nuit.

ÉTIENNE.

Oui, seule avec lui! toujours avec lui, malheureuse!

LOUISE.

Mais j'étais seule, vous dis-je!

ÉTIENNE.

En tête-à-tête!.. c'est ça... et je n'épouserais pas la Présidente!.. mais tout de suite!.. tout de suite!... où est-elle? il faut que je me venge!...

LOUISE.

Vous venger de quoi? de qui? En vérité, vous êtes fou! on m'enlève par erreur, ça pouvait arriver à tout le monde... on m'enferme dans un salon où je suis restée seule jusqu'à ce matin, que ma tante, prévenue par M. le Marquis, sans doute, est venue me chercher; où est le mal? à peine sortie de l'hôtel, j'ai quitté ma tante pour venir tout vous raconter, et voilà comment vous me recevez?

ÉTIENNE.

Tenez, je vous croirais, j'aurais la simplicité de vous croire, si je ne connaissais pas M. le Marquis, si je ne l'avais pas vu ici, tout à l'heure, s'il ne m'avait pas dit lui-même....

LOUISE.

Quoi?

ÉTIENNE.

Tout, et j'ai deviné le reste! chacun en a deviné autant que moi... aussi tous mes cousins ne veulent-ils plus de vous.

LOUISE.

Comment, on m'accuserait, moi!.. mais, Étienne, je vous jure que je vous ai dit la vérité.

ÉTIENNE.

Et moi je vous dis que je ne vous crois pas.

LOUISE.

Air de Voltaire chez Ninon.

Ce soupçon m'offense et me nuit,
Deviez-vous le laissez paraître?

ÉTIENNE.

Un tête-à-tête d'une nuit,
Vous semble rassurant peut-être?

LOUISE.

Un amant doit savoir souffrir.

ÉTIENNE.

Un amant! je n' suis plus le vôtre.

LOUISE.

Alors, Monsieur, je vais mourir,
Ou bien en épouser un autre.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

ÉTIENNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! enfin!

ÉTIENNE.

Le Marquis!

LE MARQUIS.

Étienne!

ÉTIENNE.

Je ne vous quitte plus.

LE MARQUIS.

Je te tiens donc, mon drôle!

ÉTIENNE.

Vous allez me dire tout de suite.... et au juste....

LE MARQUIS.

Je vais te rouer de coups.

ÉTIENNE.

Hein?

LE MARQUIS.

Ah! tu te permets d'aller sur mes brisées.... ah! tu enlèves des présidentes...

ÉTIENNE.

Ah ça! voyons donc, est-ce que vous ne m'avez pas enlevé Louise?.. ma Louise que j'aimais bien plus que vous n'aimiez votre présidente?... c'est moi qui suis volé, assassiné, écorché vif, et c'est vous qui criez?... vous auriez mérité que je suive vos leçons jusqu'au bout.... mais vous savez bien que ce n'est pas dans mes principes.... Je croyais tenir Louise dans ma chambre, Louise, dont je n'aurais pas voulu toucher la robe avant que ce fût légal. Pour résister à la tentation, je l'avais laissée seule chez moi, et j'ai passé la nuit dehors.

LE MARQUIS.

Bien vrai?

ÉTIENNE.

La preuve que c'est vrai, c'est que j'en enrage, et si c'était à recommencer...

LE MARQUIS.

Ainsi tu n'es pas rentré chez toi?

ÉTIENNE.

Tenez, v'là mon certificat de présence au poste du château, signé du sergent Bellerose.

LE MARQUIS.

En effet! ah! mon ami! il faut que je t'embrasse!

ÉTIENNE.

Merci! vous m'avez appris-à un joli jeu!

LE MARQUIS.

Imbécille! je te prouverai aussi, moi, que je n'ai pas mis le pied dans mon hôtel depuis hier soir neuf heures.

ÉTIENNE.

Hein? c'est-y Dieu possible?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, nous avons gardé aussi fidèlement l'un que l'autre le dépôt que le hasard avait mis en nos mains.

ÉTIENNE.

C'est bien la vérité, hein? votre vraie vérité? Ah! M. le Marquis, que je vous embrasse! V'là que ça me prend sur les jambes! pauvre petite Louise! Allons, puisqu'elle n'est pas marquise, je vous promets de ne pas être président.

LE MARQUIS.

Président?

ÉTIENNE.

Vous ne savez donc pas que Mme Duportail veut m'épouser? que le vieux m'a demandé ma pratique pour diriger mes biens? On me propose des châteaux, des métairies et six cents

milles livres de rente. C'est bien! mais j'aime mieux Louise, Louise avec son petit bouquet de fleurs d'oranger. Par exemple, j'y tiens, au bouquet de fleurs d'oranger.

LE MARQUIS, à part.

C'est bien cela... la Présidente veut faire tourner contre moi le piége que j'avais tendu; puis, quand elle m'aura rendu bien malheureux, bien jaloux, elle me pardonnera, car elle m'aime, j'en suis sûr.... Oh! un moment, je ne veux pas être joué par tout le monde. (Haut.) Étienne, il faut laisser aller les choses.

ÉTIENNE.

Comment, il faut que je me laisse faire présideut?

LE MARQUIS.

J'aperçois Louise et la Présidente, attention... et songe à faire tout ce que je ferai.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE, LOUISE.

ENSEMBLE.

Air du Brasseur.

Tenons-nous bien,
Il faut de la finesse,
Ne disons rien,
Surtout pas de faiblesse.

LOUISE.

Vraiment, j'ai bien compris,
J'aurai de l'assurance.

LA PRÉSIDENTE.

De leur impertinence,
Ils vont avoir le prix.

LE MARQUIS.

Il faut paraître épris,
C'est bagatelle;
Moi, de ta demoiselle,
Toi, de ma belle.

LOUISE et LA PRÉSIDENTE.

Allons, de la prudence,
Ces Messieurs, je le pense,
A notre air d'innocence,
Vont être bientôt pris.

REPRISE.

Tenons-nous, etc.

LOUISE.

Hum!

LE MARQUIS.

Hum!

ÉTIENNE.

Hum!

LA PRÉSIDENTE.

Je vous cherchais, Étienne.

ÉTIENNE.

Moi!

LE MARQUIS.

Remercie donc, imbécille!

ÉTIENNE.

Vous êtes bien honnête, Mme la Présidente. Est-ce que Louise me cherchait aussi? Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, Louise?

LOUISE.

Non, monsieur.

ÉTIENNE.

Elle m'a dit: monsieur.

LA PRÉSIDENTE.

C'est moi, monsieur Etienne, qui désirais vous parler... Vous avez compris, sans doute, que, malgré la distance qui nous sépare, je viens vous demander la réparation que vous me devez.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qu'il faut dire?

LE MARQUIS.

Rien. Baisse les yeux, voilà tout.

LA PRÉSIDENTE.

Ce qu'il vous reste à faire, c'est de demander la main de la femme qu'involontairement, sans doute, vous avez compromise, perdue!..

ÉTIENNE.

Elle n'a pas l'air plaisant du tout.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous connais à peine, j'ajouterai même que vous me déplaisez.

ÉTIENNE.

Merci!

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'avez pas de nom, pas d'esprit, vous êtes presque laid!

ÉTIENNE.

Est-ce qu'elle va m'en dire long sur ce ton-là? et devant Louise encore!

LA PRÉSIDENTE.

Et cependant il faut que vous soyez mon mari.

ÉTIENNE.

Mais je n'y tiens pas du tout... c'est-à-dire que vous y tenez beaucoup.

LA PRÉSIDENTE.

Ce mariage est indispensable! Ne le pensez-vous pas, monsieur le Marquis?

LE MARQUIS, à part.

Madame Duportail joue fort bien la comédie. A mon tour. (Haut.) En effet, madame, quoi qu'il m'en coûte, je suis contraint d'avouer que ce moyen, quelque extrême qu'il soit...

LOUISE.

Que dit-il?

LA PRÉSIDENTE, surprise.

Ainsi, monsieur, vous ne prévoyez aucun obstacle à cette union?

LE MARQUIS.

Hélas! madame...

ÉTIENNE.

Bien! vous lui avez rivé son clou.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Je ne m'attendais pas... (Bas.) A vous, Louise, à vous!

LOUISE, hésitant.

Ce que vous dites-là me fait plaisir, monsieur le Marquis; je vois qu'à présent je puis être tranquille, et que j'ai bien fait d'annoncer à ma tante mon prochain mariage avec vous.

ÉTIENNE.

Hein?

LE MARQUIS.

Que dit-elle?

LOUISE.

Vous ne pouvez pas faire autrement qu'Étienne; car, enfin, après ce qui s'est passé...

ÉTIENNE, à part.

Il s'est donc passé quelque chose ?

LOUISE.

J'avoue que je ne suis pas comme M. Étienne, qui paraît tout triste de son bonheur... moi, au contraire, je serai enchantée d'être marquise ; de plus qu'Étienne, vous avez un grand nom, beaucoup d'esprit, et, enfin, je vous trouve tout-à-fait bien.

ÉTIENNE.

Et il faut que j'entende tout ça !

LA PRÉSIDENTE.

Très bien ! très bien !

ÉTIENNE.

Et vous avez le cœur de dire ces choses-là devant moi, mademoiselle ?

LOUISE.

Vous m'avez bien dit que personne ne voudrait plus de moi... Puisque je puis forcer M. le Marquis à m'épouser, je n'y manquerai pas.

LE MARQUIS, à part.

On dirait que la petite y va bon jeu, bon argent.

ÉTIENNE, bas.

C'est encore vous qui avez inventé ce jeu-là... et il tourne joliment pour nous.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, monsieur le Marquis, imitez-moi, exécutez-vous de bonne grace, nous ferons ce double mariage dans une de mes terres.

LE MARQUIS, à part.

Plus de doute, tout était convenu entre elles... Pardieu ! nous verrons jusqu'où elles veulent aller. (Haut.) Vous avez raison, madame ; Louise est assez jolie, d'ailleurs, pour qu'on fasse volontiers contre fortune bon cœur. Ainsi, ma belle enfant, c'est entendu, je vous épouse.

ÉTIENNE.

Comment, il l'épouse !

LOUISE.

Parle-t-il sérieusement ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est impossible !

LE MARQUIS.

Dans quelques jours je vous conduirai à l'autel, (A part.) comme témoin. (Haut.) Comme gage de ma parole, permettez-moi de déposer un baiser sur cette jolie main.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que vous faites ?

LE MARQUIS, baisant la main de Louise.

C'est dans mon rôle.

ÉTIENNE, à part,

Il le prend sur ce ton-là. La Présidente va y passer aussi. (Haut.) Madame, toute réflexion faite, je me décide à accepter vos châteaux, vos métairies et votre oncle pour intendant, pardessus le marché... c'est gentil de ma part... Pour gage de ma parole, prêtez-moi votre main, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Que fais-tu donc ?

ÉTIENNE, baisant la main de la Présidente.

C'est dans mon rôle !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mlle BARBIER, JOLIVET, BELLE-ÉTOILE.

Mlle BARBIER.

Étienne !

JOLIVET.

M. le Marquis !

Mlle BARBIER.

Cache-toi !

JOLIVET.

Sauvez-vous !

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

BELLE-ÉTOILE.

Voilà M. Durocheau !

TOUS.

Durocheau !

JOLIVET.

Il est trop tard... vous êtes pris.

BELLE-ÉTOILE.

Te voilà pincé.

ÉTIENNE.

Pourquoi donc pincé ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUROCHEAU, EXEMPTS.

DUROCHEAU.

Messieurs, gardez bien toutes les issues. Ma chère nièce, persistez-vous à déclarer que ce drôle a eu l'insolence de vous enlever ?

ÉTIENNE.

Drôle !.. Dites donc, M. l'intendant, qu'est-ce que c'est que ton-là ?

DUROCHEAU.

Vous vous taisez ?.. Qui ne dit mot consent... le crime est avéré ! en conséquence, arrêtez ce jeune gaillard.

TOUS.

L'arrêter !..

LOUISE.

Lui ! Étienne ?..

ÉTIENNE.

Bon ! voilà le bouquet ! il ne me manquait plus que ça, la prison ! Mais si ça durait jusqu'à ce soir, je finirais par être pendu ! Un moment... épousera Mme la Présidente qui voudra; mais je déclare à votre face, Procureur, que Madame est parfaitement intacte, qu'elle n'a besoin d'aucune réparation... la preuve, la v'là ! Ce papier, signé d'un militaire, dans l'exercice de ses fonctions, atteste que j'ai passé toute la nuit loin de mon domicile ; et maintenant je déclare que je ne veux pas de Madame, de ses châteaux, de ses métairies, ni, surtout, de son intendant. Vous êtes témoins que je lui refuse ma main, que je garde à ma petite Louise, qui ne veut pas plus du Marquis, que je ne veux de la Présidente.

LOUISE.

C'est vrai !

LE MARQUIS.

Vous l'entendez, Madame, Étienne n'a jamais aimé que Louise ; et cette main qu'il refuse, moi, je serais trop heureux de l'accepter.

DUROCHEAU.

Un moment, M. le Marquis; cette fois, il fait grand soleil et nous ne sommes pas au dimanche.

LE MARQUIS.

Madame, votre oncle est tout-à-fait dans son droit; il faut donc que je le paie de ma personne, faute de mieux. Dites-moi que vous me pardonnez ce que l'amour m'a fait entreprendre, et j'irai attendre au Châtelet qu'il plaise au ciel, ou à mon cousin le Commandeur, de m'envoyer cinquante mille livres.

LA PRÉSIDENTE.

M. le Marquis, je vous pardonne; de plus, je vous engage à vous marier; votre femme paiera mon oncle.

LE MARQUIS.

Vous savez, Madame, que j'ai refusé, que je refuserai toujours. Allons, M. Durocheau, partons...

LA PRÉSIDENTE.

Même si cette femme s'appelait Mme Duportail?

LE MARQUIS.

Ah! Madame!

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que vous dites de ça, M. l'Intendant?

DUROCHEAU.

Vous oubliez la parole donnée à Chrysostôme Durocheau?

LA PRÉSIDENTE.

Il me serait impossible de la tenir, à présent.

LE MARQUIS.

Consolez-vous, nous donnerons, à M. Durocheau fils, la surintendance de notre fortune.

DUROCHEAU, à part.

C'est toujours ça.

LE MARQUIS.

Étienne, nous aurons jusqu'au bout la même destinée, nous nous marierons le même jour. Tu as un état; je te prends à mon service.

CHOEUR.

Air de Malvina.

Allons, ici, tout est content;
Chantons cette journée!
Pour nous tous, quel heureux moment!
Ah! vraiment, c'est charmant!

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghein, 12.